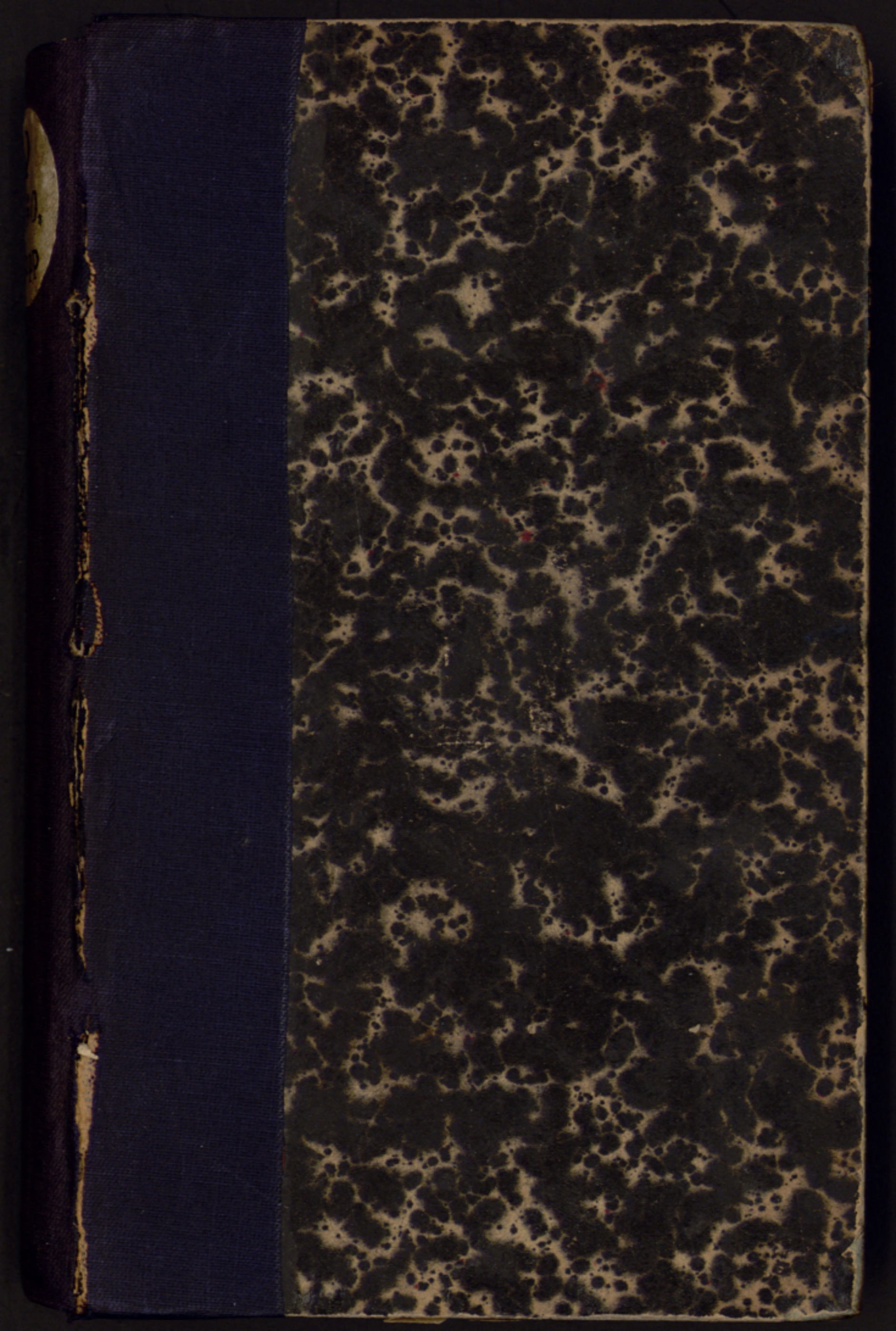
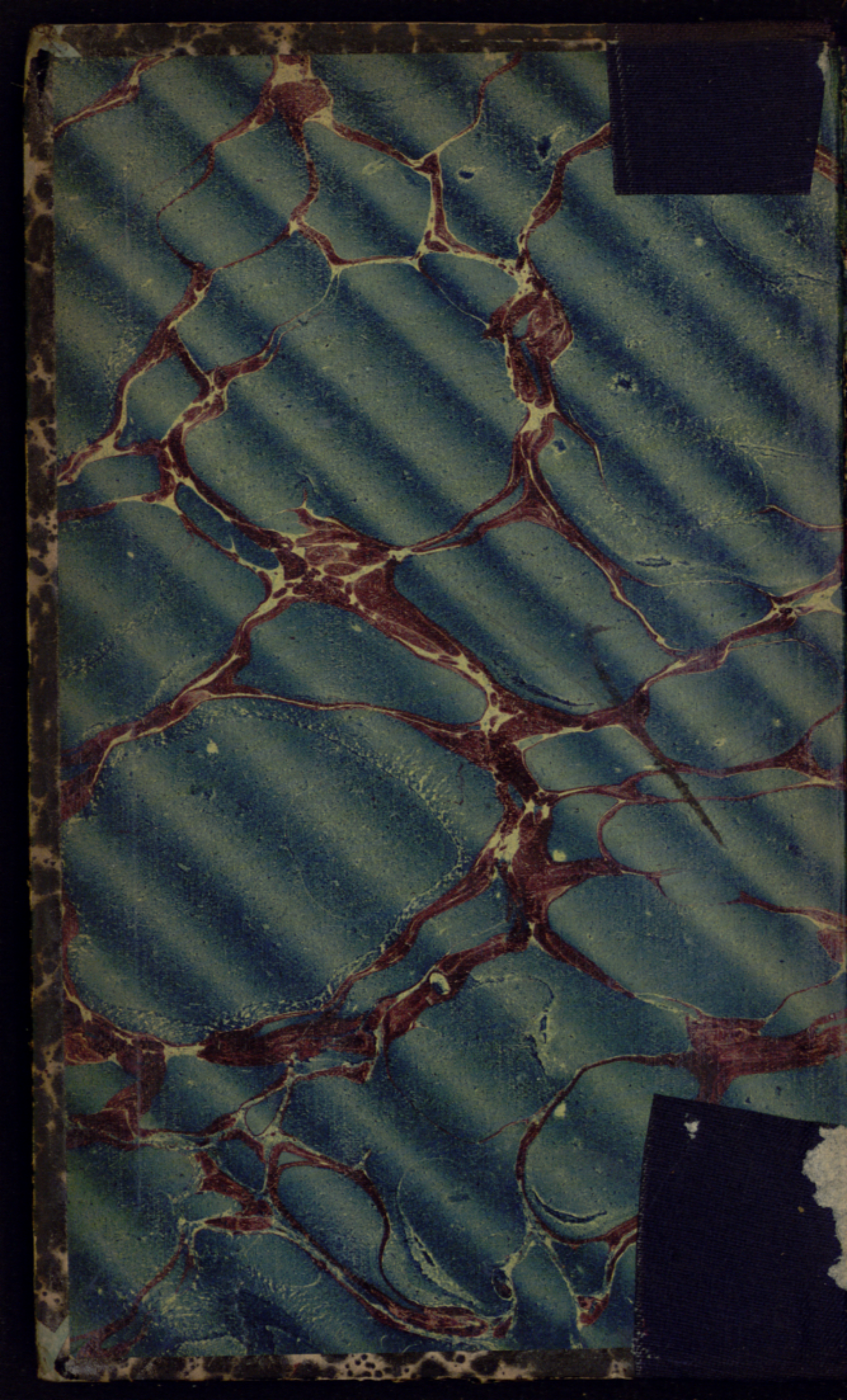
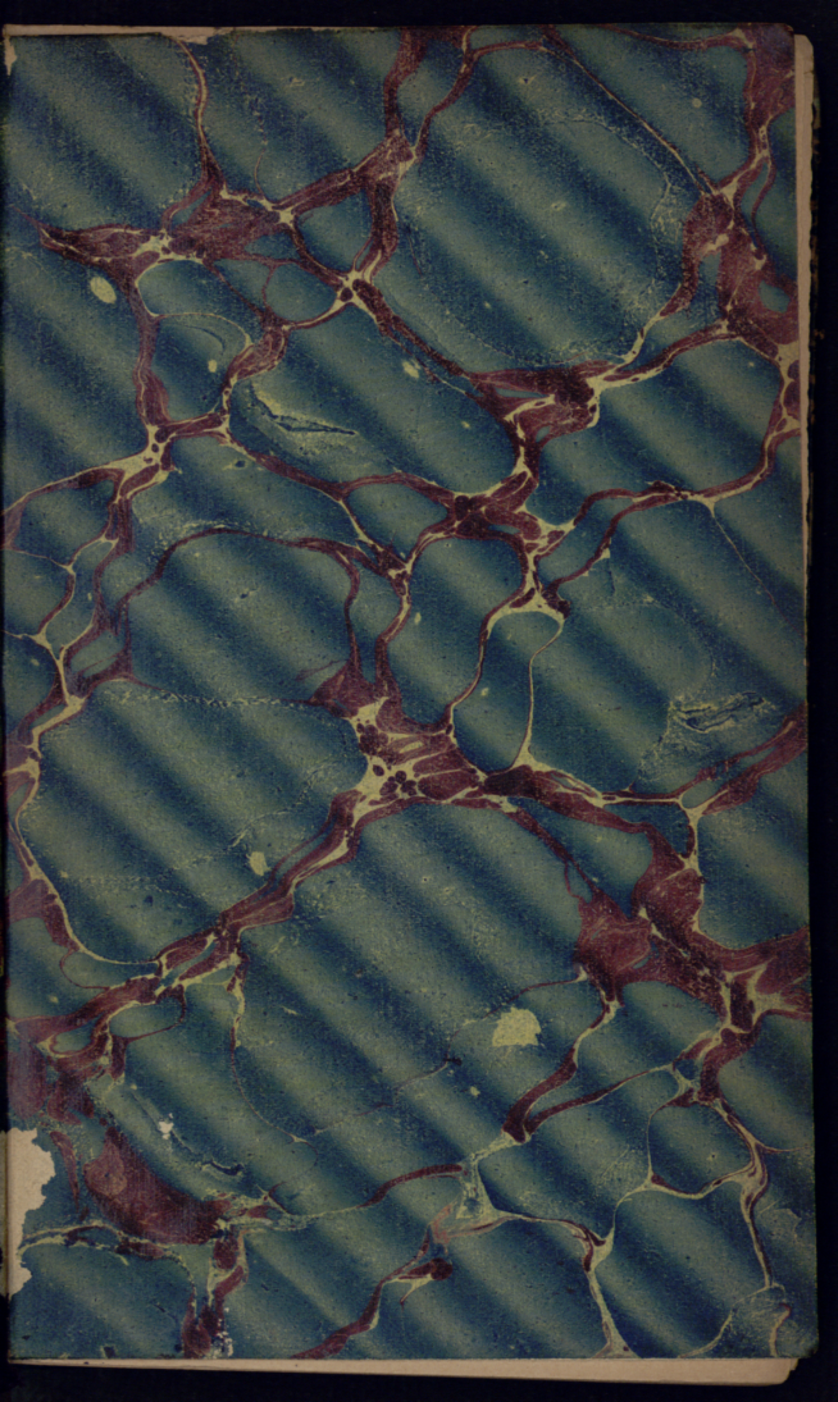










TRISTAN ET YSEULT

La Passion dans un Drame Wagnérien



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

NERTHAL

TRISTAN ET YSEULT

La Passion dans un Drame Wagnérien

> Ce que la musique exprime est éternel, infini, idéal. Elle n'exprime pas la passion, l'amour, le désir de tel ou tel individu, mais la passion, l'amour, le désir en eux-mêmes.
>
> WAGNER : *Gesammelte Schriften*, c. I, p. 174.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1893

I.

« La pierre qui recouvre ta dépouille deviendra pour nous le rocher du désert, d'où, jadis, le prophète fit jaillir la source vive. Il s'en épanchera, jusqu'au plus lointain des âges, un torrent de vie toujours renouvelée, toujours créatrice. »

(Paroles de Wagner sur la tombe de Weber).

Gesammelte Schriften, c. II, p. 63.

Le génie est inépuisable comme la mer. Une fois qu'il a jailli, la pierre aride ruisselle à jamais, et le sable du désert devient le lit d'un vaste océan.

Comme le génie, la mer est immense, moins par sa profondeur et son étendue, que parce qu'elle est *inépuisable*. C'est là sa force, sa réelle puissance. Peu im-

porte qu'elle relie les continents, soulève et engloutisse les navires! Elle est immense, parce que tous les cerveaux de poètes sont venus s'emplir d'elle, pareils à la coquille de cet enfant qui voulait la puiser tout entière.

La légende ajoute : Cet enfant était un ange venu pour montrer aux hommes l'inanité de leurs efforts, quand ils prétendent imaginer la capacité des choses éternelles.

Les pages suivantes sont des gouttes d'eau dans une coquille, recueillies non point cette fois par l'ange malicieux et au courant des choses éternelles, mais par un naïf.

Au commencement, il croyait vider quelque peu les immensités fluides qui se déroulaient autour de lui en vagues nombreuses et grandissantes.

La coquille s'est remplie encore et encore durant de longues heures. Besogne monotone et inutile ! Il faut l'interrompre, le jour s'achève. La coquille s'est remplie, et la mer monte.

Vous qui deviez lire, reportez vos regards là-bas, au loin, vers la grande masse houleuse aux flots pressés et infinis... Là-bas, vers la pierre grise de Bayreuth que la verge prophétique a fait ruisseler.

OUVERTURE.

« Ce que la musique exprime est éternel, infini, idéal; elle n'exprime pas la passion, l'amour, le désir de tel individu, mais la passion, l'amour, le désir en eux-mêmes.

(WAGNER, *Gesammelte Schriften*, c. I, p. 174.)

Un soupir est exhalé ! Il semble contenir la raison des gémissements, la substance des larmes. Générateur du malaise universel, appel dolent et éternel, il va s'insinuer au fond de l'être comme le germe de toutes les détresses.

C'est le soupir de LA SOLITUDE languissante en nostalgie d'amour; c'est l'aspi-

ration du désir sanglotant vers l'infini.

Appel encore anonyme, malaise encore latent! Mais bientôt une plainte se précise et répond à la douleur indéterminée. Elle tombe dans la nuit oppressée qui s'angoisse et se tourmente.

Les sons prennent une voix, et les soupirs chantent. Et cette plainte, ce chant, cette voix, on les divise en deux timbres : l'un plus grave, l'autre plus suave; l'un plus profond, l'autre plus pénétrant.

Le malaise du monde se formule, et toutes les souffrances se déterminent.

On devine l'apparition de deux principes « différemment semblables », à l'origine tirés l'un de l'autre. Ils s'appellent, s'attirent invinciblement pour revenir à l'unité primitive qui constituait leur être et leur bonheur, se cherchent à travers l'espace flottant et se rencontrent.

Ils s'en viennent, désormais inséparables, mais à jamais distincts. C'est un enlacement de sons, sinueux et inextricable. Ils ne pourront jamais ni se dénouer, ni se confondre, et, pour accompagner leurs gémissements sans espoir et leurs harmonies divines, il y a un instrument qui se contracte et qui se gonfle, qui palpite et qui se rompt; il y a un instrument fait de chair et de sang qui est le cœur de l'homme!

. . . .

Cependant les soupirs étouffés se sont élargis en de grandes effluves qui recouvrent tout. Par coulées fluides et brûlantes, le désir monte et s'embrase, envahit les êtres frémissants et avides. Des frissons sillonnent les abîmes perdus, des secousses profondes et intimes ébranlent les masses vivantes et les entraînent.

En vain, les gammes s'alourdissent écrasantes; en vain, les doigts de la Fatalité voudraient tout étreindre et broyer. On sent l'élasticité du cœur, son inépuisable force de résistance et de réaction, dont aucune joie ne peut couper les sanglots, dont aucune torture ne peut interrompre les chants.

. . . .

Soudain un choc brusque, un coup sec, inattendu.

La nappe brûlante expire et déferle amollie. Le flux est comprimé dans son soulèvement formidable, le crescendo infini se résout et retombe dans un silence.

A quels parois, à quels récifs est-on heurté?... Et maintenant, ce n'est plus qu'un soupir lent et définitif; l'inanité de tout, l'infiniment désabusé, la plainte du

premier jour alanguie et confirmée, un soupir dernier, éternel!

A quels parois est-on heurté, et quelle digue a refoulé cette montée des êtres, cette poussée inouïe d'existence?... Elle a rencontré les bornes de la nature humaine, et, devant son incapacité organique, elle s'est affaissée inerte.

La plainte indéterminée gémit de nouveau et pour toujours. La voix de la SOLITUDE en détresse remplit les profondeurs.

Avec une persistance d'idée fixe, une ténacité d'obsession, elle se répercute d'abîme en abîme.

Comme le pilon d'airain timbre la barre rougie, des accords se plaquent, retombent à intervalles réguliers, et les fronts brûlants d'un homme et d'une femme sont marqués.

De cet embrasement immense, il reste

une lueur funeste qui jaillit sur le monde; on dirait un astre fatal qui le veille et le maudit.

ACTE PREMIER.

I.

(Sur le pont d'un navire, une tente fermée. Yseult, sur un lit de repos, se cache le visage dans les coussins. Brangaine regarde au loin. En haut du mât, un mousse chante.)

La voix d'un jeune mousse se mêle à la brise du Nord, aux soupirs d'Yseult.

La voix est âpre, la brise est rude, les soupirs sont désolés; et sous cette haleine se gonflent les voiles, comme se gonfle un cœur rempli de chagrin.

(En haut du mât, la voix du Mousse). « Vers l'Est traîne le regard, vers l'Ouest file le navire. Frais souffle le vent vers le pays natal. O mon Irlandaise

enfant, où tardes-tu?... sont-ce tes soupirs qui enflent mes voiles?... souffle, toi, vent!... Malheur! ah! malheur! fille irlandaise, amour sauvage! »

Et ce mousse a toujours chanté ainsi. Sa voix annonce les malheurs de tous les temps, sa vigie date du commencement de toute crainte, son regard observe la brume où s'élaborent tous les dénouements funestes.

Souffle, toi, vent! Malheur, oh malheur!.....

C'est l'accent prophétique qu'on a toujours entendu dans l'histoire de l'humanité. En chantant, il menace, et la destinée se trouve inscrite : les ondes sonores ont tracé sur le flot mobile des cercles de fer.

Souffle, toi, vent!

C'est l'haleine qui courbe l'avenir et le

force à plier. C'est l'esprit qui caresse le front des inspirés et leur fait savoir ce que nul ne sait encore.

C'est le souffle du présage, le coup de vent qui précède la tempête et annonce que tous les vents se déchaînent.

Souffle, toi, vent!

Il fait tournoyer dans l'espace les oiseaux de mauvais augure, il remplit l'air de frissons et de plaintes, il obscurcit le ciel avec des signes effrayants. Dans sa course, il déchire l'inconnu, il devance l'imminent, il presse les catastrophes de s'accomplir. On ne sait d'où il vient, et il semble errer au hasard, mais, comme la poésie, il a l'inconscience instinctive, la pénétration fatale; et, dans les nuées en démence, les harpes rendent des sons

sublimes, et les fibres des cœurs se mettent à trembler.

Le mousse chante. Son accent est dur, sa voix nerveuse et volontaire; c'est un enfant, il ne sait pas encore, il est implacable; sa mélodie est incisive, elle perce le brouillard. La sirène lugubre et stridente fend ainsi les voiles opaques pour indiquer l'écueil.

L'orchestre se tait. La voix chante; rien ne l'accompagne. Elle est environnée de silence, elle ébranle l'espace vide. Comme le pressentiment, elle est solitaire; solitaire comme la voix des Cassandre, des Jérémie et des Jean-Baptiste; solitaire comme le cri du corbeau et de l'orfraie. Éternelle et jeune, inconsciente et assurée, solitaire et impersonnelle, voix des prophètes!

Ce mousse a toujours chanté ainsi, et,

dans les malheurs d'Yseult, il prédit les malheurs de toùs les temps :

Le malheur de tous ceux qui ont aimé!...

II.

Dans l'accablement et dans l'épouvante, Yseult étendue, la tête cachée, se dérobe à la fatalité, se dérobe à elle-même.

Tout à coup, un mot la cingle. Elle frémit; l'injure va droit et juste et nomme son mal.

YSEULT. — Fille!... qui ose me railler?....

Elle se dresse, se réveille d'un horrible rêve dont elle a perdu le sens.

YSEULT. Où sommes-nous?... — BRANGAINE. Rapidement vogue le navire, avant ce soir nous atteindrons le rivage. — YSEULT. Quel pays?... — BRANG. Le vert rivage de Cornouailles. — YSEULT. Non! jamais! pas aujourd'hui ni demain!

Inutile révolte! On n'accorde point de sursis, point de grâce. Le navire vogue, nous ne pouvons le ralentir. Au plus profond, au plus lointain, l'eau furieuse et amère qui baigne la terre nous environne, nous cerne; à elle de nous porter ou de nous engloutir!

Mais la fatalité stimule la volonté, ranime l'initiative, et l'humanité, poussée malgré elle, continue longtemps à se débattre. Yseult blessée use de violence; une intrépide mélodie ouvre le combat. Femme au pouvoir méconnu, magicienne au pouvoir souverain, contre l'homme qui l'oublie, elle évoque l'Univers. Son ordre impérieux rassemble les forces de la nature, appelle à soi la brutalité des éléments. Sa colère soulève le flot, ébranle le sol, agite l'atmosphère de vents et de flammes. Sa vengeance s'élance avec les impulsions

primordiales, avec les énergies indomptées, et sa force consciente s'éveille parmi les forces aveugles. La passion est indomptable comme la nature, brutale comme les éléments. La passion est un souffle, un flot et une flamme venus des entrailles de la terre, et Yseult, comme un chef puissant, convoque les siens, rallie sa tribu!

(Yseult *fougueusement à elle-même*). — Race dénaturée! indigne des aïeux! Où donc, mère, as-tu laissé la puissance de commander les flots et les tempêtes?... Art appauvri de l'enchanteresse qui ne sait plus brasser que des baumes et des philtres!

Réveille-toi de nouveau en moi, hardie puissance!

Sors de la poitrine où tu te caches!

Écoutez ma volonté, vents hésitants!

Approchez pour le combat, pour le fracas des tempêtes! pour faire rager les orages en furieux tourbillons!

Poussez hors du sommeil cette mer rêveuse! ré-

veillez hors du fond sa rancuneuse avidité, montrez-lui le butin que je lui offre!

Qu'il soit fracassé le récalcitrant vaisseau! Englouties les ruines éparpillées! Et la palpitante respiration de tout ce qu'il porte, à vous, vents, je la laisse pour salaire!.....

Ces imprécations rentrent dans la forme d'Amour terrible qui est la haine : passion d'anéantir ce que l'on ne peut posséder, d'abolir ce que l'on aurait adoré; passion issue de l'Amour, formée des mêmes éléments que lui et, comme lui, destructive. Non étanchée, la soif de posséder devient la rage de détruire, et, sur les lèvres arides, la place des baisers se couvre de bave, et ceux qui ont le pouvoir de s'aimer ont au plus haut degré le pouvoir de se nuire.

Tout amour, décomposé dans le cœur de l'homme, donne lieu à cette réaction.

De la même manière, *le Mal,* renver-

sement de l'ordre, folie de la destruction, vient en l'âme succéder à ses adorations, substitué *au Bien* qu'elle n'a su atteindre. L'orgueil satanique, la haine du Très-Haut s'empara des séraphins qui se consumaient devant son trône et voulurent un jour, dans un élan d'amour coupable, confondre leur essence avec son essence.

Les grincements de dents confessent l'amour du bonheur perdu, et le paroxisme des supplices infernaux inflige la peine du *Dan*, haine du Dieu dont on est à jamais affamé et dont on est à jamais privé!

III.

YSEULT. — Qu'il soit fracassé le récalcitrant vaisseau! que ses ruines dispersées soient englouties! Et la palpitante respiration de tout ce qui vit sur lui, à vous, vents, je la donne pour salaire!

La Passion exerce ses ravages.

La voici souverainement injuste, impitoyablement cruelle; voici son caractère égoïste, dominateur; ses partis pris, ses erreurs; sa tendance à conclure du particulier au général et son plaisir sauvage à convertir les tourments personnels en catastrophes universelles, les déceptions d'un cœur en effondrement de toute chose.

Tristan doit périr; que l'humanité som-

bre! L'espèce est sacrifiée à l'individu; dans un seul être est établi le pivot qui fait tourner le monde, le point d'appui qui le soulève et le déplace. La passion fait graviter tout le firmament dans son orbe flamboyant. Comme Hérode, elle désole toutes les mères pour supprimer un seul enfant; comme Néron, elle éclaire son palais avec des torches vivantes.

Son autel est altéré de sang, avide d'hécatombes; elle immole au hasard, et pour plier ce qui lui résiste, elle met le pied sur tout ce qui respire. L'humanité est créée tout entière pour disparaître dans ses vengeances, l'Univers pour assister à ses représailles. De ses frémissements intimes, elle ébranle les assises du monde. Il lui faut les ruines de tout pour ensevelir ses propres ruines. Destructive toujours, elle aboutit à un nihilisme exalté, se promet

l'abolition finale dans un grand cataclysme, se dirige vers le Non Être à travers un grand carnage!

Qu'il soit fracassé le récalcitrant vaisseau! que ses ruines dispersées soient englouties!

IV.

Brangaine. — « Pas une larme pour ton père ni pour ta mère!... froide, muette, pâle et silencieuse pour quitter le pays natal, et, dans le trajet, sans sommeil, sans nourriture, opiniâtre et misérable... Fougueuse et égarée... à peine un signe à ceux qui te restent...

Le douloureux étonnement, la tendresse éplorée de Brangaine disent à présent combien la passion dessèche, combien elle durcit; à quel point elle est exclusive, isolante et absorbante, indifférente, ingrate, fermée à tout ce qui n'est pas elle.

Sans patrie, sans famille, elle a tout abandonné, tout renié, tout oublié pour se suivre elle-même. Anormale et mor-

bide, en proie à son humeur farouche et noire,

« Sans sommeil, sans nourriture, opiniâtre et misérable,... »

elle s'est vouée aux privations et aux tortures sans remède et sans consolation; elle s'est dérobée à tout sentiment naturel, légitime et commun. Et à ses côtés, l'amitié a été méprisée, le dévoûment est demeuré inaperçu et stérile!

Comme un cordon de flamme, la passion isole le cœur; sous son action, il durcit, il ressemble à la lave jaillie d'un volcan, il se transforme en une sorte de pierre.

« Pas une larme,... pas un regret. »

V.

Brangaine. (*Dans une extrême frayeur au sujet d'Yseult.*) — « Ah! malheur! ah quel désastre je pressens, Yseult! »

Brangaine épouvantée conjure Yseult farouche, sombre, dont le regard fixe et vague plonge dans la destinée.

L'avertissement envoyé tout à l'heure est devenu *le pressentiment*. Les événements prédits, mais non encore accomplis, préludent dans les âmes et hantent les imaginations.

Le prophète s'est tu, mais sa voix demeure dans l'oreille comme dans le coquillage s'établit le grondement des vagues. Toute chargée d'effluves amères,

du fond de nous-mêmes, maintenant, elle continue de nous parvenir. Un roulis la balance, le vent tour à tour l'éloigne et la rapproche. Berceuse sauvage, elle nous ferme les yeux au monde *réel* et nous emmène dans les ténébreuses immensités *du possible,* dans la région désolée, indéterminée, où l'on va se souvenir de toutes les douleurs qui auraient pu atteindre, où l'on va redouter toutes les douleurs qui pourraient surgir. Intuitions et réminiscences des chagrins qui ont été épargnés et que l'on évitera, mêlés aux chagrins dont on a pleuré et dont on va pleurer !

Nul ne connaît bien le bonheur, mais l'imagination humaine puise à l'infini dans les tourments, dans les tortures. Placée aux extrémités de la souffrance, elle se sent capable de les dépasser encore ;

mise au fond de l'enfer, elle sait le creuser davantage. Alors, devant les formes vagues et menaçantes qui s'acharnent, la raison se sent défaillir. Vertige qui prend à certaines heures! Tourbillon qui entraîne, formé de toutes les infortunes qui errent dans l'espace, de toutes les catastrophes en suspens dans l'atmosphère!

Terribles aussi et profondément communicatifs le désespoir et l'effroi d'Yseult.

On est submergé par l'Océan qui la porte au rivage détesté; angoissé par ce rythme qui la saisit et la refoule, par cette rumeur qui trépide et se comprime. Sont-ce des pleurs qui ne peuvent jaillir, des sanglots étranglés? Une sueur d'épouvante? la goutte d'eau qui suinte dans les caves et humecte les tombes? Aux âcretés de salpêtre et de moisissures se

mêlent les vapeurs lourdes et moites d'une étuve. On est transi et on ne peut respirer. On grelotte et on étouffe. On éprouve le supplice des corps morts qui manquent d'air et sont pénétrés d'humidité!

Et on a l'impression que cela dure depuis des siècles et va durer encore des siècles, que ces larmes ne finiront jamais de ronger ces pierres; que l'on erre, sur ces vagues qui se lamentent, en des limbes sans limites et sans fond.

Perdant la notion du temps écoulé, on remonte aux sources, aux origines de toute douleur et de tout mal. On croit pénétrer dans le réceptacle des germes funestes, on se perd dans le chaos primitif où dormaient au commencement toutes les souffrances. On se débat dans le flot noir et fangeux, dans la bourbe mystérieuse qui engloutissait l'Univers avant que l'Esprit ne l'ait

solidifié et n'ait assigné une forme à la misère humaine

. . . .

Yseult suffoque.

YSEULT. — « De l'air! de l'air! J'étouffe, Brangaine, ouvre là-bas, largement!... »

Brangaine écarte vivement la portière. Tristan apparaît, impassible, dans une attitude héroïque. Il attend debout, avec l'immobilité tranquille de l'homme qui n'évitera rien (1).

En haut du mât, reprend la chanson, appuyée cette fois et soutenue par le flot montant de l'orchestre; elle reprend, elle insiste, inexorable, impitoyable.

Malheur! oh! malheur!

(1) Envers la destinée, Brangaine est accommodante : Nature tendre, souple, sympathique qui s'enlace autour de la vie et en suit les contours. Tristan est passif, Yseult révoltée. Tristan est fort par le calme, Yseult est forte par la violence, Brangaine par sa souplesse. Tous les trois seront vaincus.

Plus affirmative et plus impérieuse à mesure que les temps se rapprochent...

. . . .

... maintenant elle s'éloigne et diminue, elle se tait devant les événements qu'elle a préparés et qui vont s'accomplir.

VI.

(Yseult aperçoit Tristan, son regard s'attache dans son regard.)

Deux regards se croisent. Les regards intenses de ceux qui vont s'aimer et dont les destinées se rivent, dont toute l'âme s'offre.

Parmi les courants invisibles qui se condensent et s'accumulent, une grande commotion ébranle l'espace. Deux regards se heurtent, chargés d'électricité vitale, et un trait de feu déchire les vapeurs indécises.

Dans le front impassible du héros, dans le front égaré de la femme, il enfonce une marque rouge, indélébile.

Une lueur passe, tombée de l'astre funeste, et, dans l'orchestre, le « motif fatal » s'allume qui va terrasser leur existence et consumer leurs forces... De sinistres reflets embrasent la bouche d'Yseult, les mêmes notes lui montent à la gorge, elle chante.

YSEULT. — « Par moi élu... par moi maudit. Cœur voué à la mort. Tête vouée à la mort! »

La passion voue à la mort. Son essence est la destruction, sa fin est la ruine.

Élus et maudits ceux qu'elle dévore! Ils sont mis à part pour des joies et des tortures sans nom. Ils sont marqués d'un signe d'élection et d'une flétrissure de réprouvé. Ils baignent dans l'extase infinie, et une fièvre meurtrière dessèche leurs os, brûle leurs moelles. Dans le ra-

vissement, ils conjurent le néant, ils ont l'irrésistible instinct de disparaître, d'échapper à leurs transports.

Foudroyante, la passion sillonne la tête et le cœur, et les ravage après avoir allumé le ciel!

VII.

Yseult est désormais encerclée dans ce « motif fatal », symbole double de sa destinée et de sa personnalité.

Voilà bien l'ombre obstinée qui hante notre route, tour à tour nous précède et nous poursuit, partout nous accompagne! Et cette ombre reproduit notre contour, applique notre profil au mur blanc de l'inconnu, mais allongé, grandi démesurément, car la fatalité d'un homme, comme son ombre, montre cet homme plus grand, plus sombre, plus fantastique, plus mystérieux.

Toujours identique à lui-même, en chaque circonstance décisive, ce « motif »

réapparaîtra. Ainsi à des époques déterminées, tel signe décrit dans le ciel ses paraboles rigoureuses. La fatalité d'une vie subit des lois exactes. Les astres funestes ont leur science, leurs prévisions infaillibles. En certains retours périodiques, en certaines conditions analogues, le même phénomène éclate, fidèle, implacable.

L'ombre demeure. A tous les âges elle se dessine : notre forme résiste au renouvellement perpétuel.

L'ombre demeure, accentuant nos profils, accusant les mêmes contours, observant et rectifiant notre silhouette, l'enfermant, adhérente et rigide comme des langes d'enfant, comme un linceul d'enseveli.

L'ombre demeure, semblable à nous-mêmes, et nous regardons des gestes

pareils à nos gestes, avec angoisse, avec épouvante, car nous ne savons pas si l'on nous suit ou si l'on nous mène; car nous ne pourrions dire si l'on nous imite ou si l'on nous force à imiter.

Yseult est désormais encerclée dans ce « motif fatal » qui trahit son âme et implique sa modalité.

Échange poignant entre le secret de notre être et la loi de notre existence! Les misères flottent, nos tendances les déterminent; elles nous sollicitent, nos goûts les réclament. Le fléau s'accélère dans la faiblesse des constitutions (1).

La mauvaise étoile est suspendue sur

(1) Pour observer la marche des destinées, leur processus infaillible et meurtrier, notre être tout d'abord doit être analysé comme un milieu aux ambiances nécessaires, comme une atmosphère sans laquelle rien ne germe. Il faut au virus un propice terrain de culture. Un même signe exprime la fatalité de la passion et la personnalité d'une femme, formule le mal et note son développement dans une nature prédisposée.

nos têtes, plus encore, attachée à nos fronts, allumée dans nos regards. Elle se balance dans l'espace et scintille dans nos profondeurs. Elle indique notre route et brûle nos entrailles!

L'indélébile flétrissure est incrustée dans notre chair, notre nom inscrit profondément, l'empreinte de notre caractère mise là comme une tare incurable. Le fer rouge entame ainsi la peau des bêtes qui appartiennent à tel ou tel pâturage.

La fatalité vient à nous, nous allons à sa rencontre; elle nous pourchasse, nous l'aiguillonnons. La malechance nous entoure de toute part, mais notre regard attristé la fascine et l'attire, notre cœur est l'aimant qui l'oriente!

Et puis, c'est entre la douleur et l'homme de telles affinités, une soudure si intime, que l'on ne sait plus où l'homme finit,

où la douleur commence. Un seul signe doit suffire à indiquer la fatalité de la passion et à déterminer la nature du cœur humain.

Yseult est désormais encerclée dans ce « motif fatal », emblème qui simultanément la désigne au malheur et traduit sa ressemblance !

VIII.

Il y a aussi une fatalité extérieure. Celle-là va s'établir hors de nous et développe une suite d'empêchements arbitraires : exigences sociales, événements fortuits opposés à nos projets, à nos tendances.

Toute vie est entre ces deux courants adverses, entre ces deux électricités de nom contraire, et, du choc des natures avec les circonstances, jaillissent les destinées.

Les conditions extérieures séparent Tristan et Yseult, mais la fatalité intérieure les unit (1).

(1) « Le mystère de la passion partagée revêt dans les fortes natures un caractère irrévocable (Schuré).

Or, l'amour aveugle ne va pas au hasard, et s'il est vrai que les vagues de la mer subissent les lois de la mesure et du nombre, il est vrai que les cœurs se soulèvent suivant des lois immuables.

L'accidentel sépare les êtres, l'erreur les abuse; mais qu'ils viennent à se joindre et à se reconnaître, ils reprendront place dans l'ordre absolu, dans l'harmonie éternelle, ils rentreront sous la loi inflexible qui les unissait.

IX.

Yseult. — Que penses-tu de ce serf, là-bas, ce héros?

A la vue de Tristan si calme, Yseult s'est mise à railler, sa haine s'envenime dans le rire, qui mieux que la mort, s'entend à tout détruire. Comme trace sur le visage, il laisse des traits plus durs, une physionomie plus menaçante. Yseult s'assombrit encore, se contracte davantage. Par l'entremise de Brangaine, elle lance son défi.

Yseult. — A mon service promptement qu'il se rende, qu'il redoute sa souveraine, moi, Yseult!

Son exigence croît dans l'abandon, sa tyrannie s'affirme dans la faiblesse. Qu'ils

accourent ceux qui la fuient! qu'ils tremblent ceux qui la renient!

Sous le pouvoir de la femme, tous les héros ne sont que des esclaves!

Yseult. — Que penses-tu de ce serf, là-bas, ce héros?

La démarche d'Yseult auprès de Tristan est solennelle, elle s'exécute avec une sorte de pompe austère, avec un apparat très grave. Ce sont deux souverains qui se mesurent et luttent en champ clos. Avant d'entamer le combat, ils s'observent et se méprisent; une puissance provoque une autre puissance.

Yseult ne va pas implorer Tristan. Elle marche à sa rencontre et lui barre la route, parce que telle est sa destinée de femme.

Parce qu'Yseult est la reine, la souveraine, la femme, *la force* qui ploie les

hommes, et c'est cela qu'elle leur envoie dire!

YSEULT. — Qu'il redoute sa souveraine, moi Yseult!

X.

Brangaine obéit. Quelques pas, accompagnés d'un rythme énergique, l'emmènent très loin de la tente d'Yseult, sur les confins d'une région inconnue et inexplorée.

Là-bas, elle apprend que la passion déchaînée doit se contenir à la rencontre de l'honneur et de la vertu.

Elle se heurte contre la *prudence* qui se gare, la *tempérance* qui se modère, la *force* qui se possède, la *sagesse* qui se gouverne. Et le sang-froid qui permet de se reconnaître, et la fermeté qui donne le calme, et l'héroïsme qui a l'habitude de se dominer et de vaincre.

L'antagoniste de la passion s'appelle le *devoir*.

Tristan doit éviter la fiancée d'un autre, Tristan ne doit pas abandonner le gouvernail.

Il évince Brangaine, elle insiste; il se tait, son écuyer Kourwenal achève de répondre.

Le dévoûment est intuitif. La fidélité ne va pas sans l'instinct animal qui dépiste les dangers. Obscurément, Kourwenal flaire le combat inégal où tombe la bravoure, où capitule l'honneur. Il voudrait monter entre Tristan et Yseult comme un rempart, défendre son héros contre cette femme, jeter entre eux l'irréparable injure. Une animosité clairvoyante le tient en éveil, et son malaise indéfinissable se traduit par une boutade cruelle, qui exalte inutilement la gloire

du héros, et abaisse gratuitement la fierté de l'étrangère.

Tristan lui impose silence, mais les hommes d'armes ont repris impitoyablement : qu'un seul cri s'élève, aussitôt la foule s'ameute et vocifère.

Les hommes d'armes. — Gloire à Tristan, vainqueur de Marold!

Yseult les dispersait aux quatre vents du ciel. Ils se groupent et lui répondent en chœur par des sarcasmes et par des chansons. La magicienne les offrait en holocauste à la tempête; la voilà sacrifiée à leur obtuse malignité, à l'ironie sournoise, à une grossière et hostile vision des choses.

La passion s'isole, méprise et immole le grand nombre, se retire de la foule; mais la foule agressive la harcèle, jette les huées sur son passage. Pour elle la

claie et la boue, le pilori et le bûcher. Ils ne savent pas, ils ne peuvent savoir, mais ils devinent une magie ténébreuse à punir, une puissance occulte et ensorcelante qu'il faut torturer. Ils ne comprennent pas, ils ne peuvent comprendre, mais ils disent vrai. Ils visent mal, mais ils touchent juste; leur maladresse est grande, mais ils blessent. La balle pénètre entre les épaules; peu importe, elle sort par le cœur.

Les hommes d'arme chantent la victoire de Tristan et la défaite de Morold; ils croient outrager l'Irlandaise dans la ruine de sa patrie, dans la mort de son fiancé; ils se trouvent l'atteindre dans son amour pour le vainqueur, peu importe! L'ignorance incompréhensive et brutale l'a flagellée de ses lanières plombées, et ils l'ont humiliée, ils l'ont froissée, ils l'ont désespérée!

XI.

Brangaine. — Douleur! ah! douleur! cela à supporter!

Brangaine revient chassée par l'outrage :

Brang. — Ah! ne demande pas!

Mais Yseult a tout entendu. La conscience a répondu par le devoir, la réalité par le sens pratique, la vertu par des rigueurs, l'ignorance par des choses cruelles.

La passion s'exaspère sous la contradiction, s'aigrit sous l'injure. Yseult a tout entendu, elle en devient plus mauvaise. L'amertume monte dans le creuset, où l'amour se décompose en

haine, où l'admiration devient le mépris, où l'adoration se change en blasphèmes!

Repoussée de toute part, elle se replie sur elle-même, se retourne contre elle-même. De plus en plus, la passion l'aveugle, la pervertit, lui inspire un pressant besoin de nuire et de se nuire.

Elle aboutit à la négation du bien, au repentir amer de l'avoir accompli.

Yseult (*très agitée, changements de mesure*). — En riant, ils me chantent des chansons! Comment pourrai-je bien y répondre! par une barque petite et pauvre qui nageait aux rives d'Irlande... dedans un malade misérable à mourir... un moribond était couché. L'art d'Yseult lui était connu... avec de salutaires onguents et le suc des baumes, elle soigna la blessure qui le tourmentait. . . . .

Elle a plaint Tristan, voilà sa souffrance; elle l'a guéri, voilà ce dont elle

meurt. La plaie qu'elle a fermée en lui s'est ouverte en elle, et tout son sang coule, tout le venin l'empoisonne. Dans une mortelle succion, ses lèvres l'ont aspiré : ainsi veulent être soignées certaines morsures.

Et quand la femme, se sentant mourir à son tour, se prend à regretter ses dévouements sublimes et ses abnégations héroïques, des revirements subits, des réactions étranges s'emparent de son cœur, et elle se livre à des représailles et à des revanches telles, qu'il n'en est point de pire.

Un regard suppliant a émoussé le glaive de la magicienne d'Irlande, un regard l'a vaincue, qui exprimait l'angoisse de l'ennemi blessé. La détresse a dit à l'âme apitoyée le premier mot d'amour.

Yseult. — Il regarda vers moi... non sur le glaive, non sur la main. Il me regarda dans les yeux, sur sa misère je me lamentais... le glaive, je le laissai tomber... maintenant je sers un vassal.

Elle se penchait naguère dans la compassion infinie. La voilà qui se dresse, pour frapper à mort, en se frappant aussi.

Yseult. — Malédiction sur ta tête ! mort ! mort à nous deux !

Au commencement des temps, la tristesse du premier solitaire attira dans le monde la première compagne. Plus tard elle devait répandre, sur les hommes et sur elle-même, les douleurs, la mort, et les malédictions, et toutes les misères.

La compassion et la vengeance sont les deux pôles de l'amour. Il accomplit sa révolution entre une caresse et un crime, entre le sourire qui réconforte et le baiser qui tarit la vie.

La pitié d'une femme est la plus douce, la plus tendre, la plus délicate. Ses revendications sont les plus venimeuses, les plus acérées et les plus subtiles; et la femme la plus secourable est sur le point de devenir la plus meurtrière.

XII.

Yseult. — La boîte, là-bas... apporte-la ici. . .

Yseult demande le coffret où sont les baumes et les philtres. Elle compte les flacons, se remémore la vertu des précieuses liqueurs. Magicienne au pouvoir occulte, à la science ténébreuse, *femme*, elle tient en ses mains les puissances qui sourdement gouvernent le monde.

Mais son pouvoir s'est apauvri. Elle a perdu une partie de son empire sur les forces de la nature qui ne sont pas comprimées dans la chair. La volonté a perdu son empire sur les vents et sur les flots.

Yseült. — Race abâtardie, indigne des aïeux,

à qui donc, ma mère, avez-vous concédé votre puissance de commander les flots et les tempêtes? . .

O pouvoir apauvri de la magicienne qui ne sait plus brasser que des baumes et des philtres! . . .

L'homme a perdu le pouvoir que lui avait conféré le créateur. Il a perdu la foi et l'innocence qui s'imposent à la nature.

Alors il s'allie aux démons, recourt aux puissances inférieures; il devient sorcier. Il a oublié les paroles qui calment la tempête et déchaînent les ouragans, mais il pratique la magie, s'adonne aux superstitions, apprend la formule des envoûtements. Et son action, restreinte et devenue funeste, prime exclusivement sur la force de la nature captive et soumise dans la chair humaine : *l'influence* a succédé *à la volonté*; « le pouvoir apauvri », renonçant à bouleverser le monde inanimé, s'empare du monde vi-

vant, par des incantations et par des sortilèges. Au cœur de la femme, il s'exerce, se perpétue. Tantôt salutaire et souvent terrible, elle connaît la vertu bienfaisante des plantes et leurs propriétés vénéneuses, verse les curatifs et les toxiques, sait appliquer les baumes qui soulagent et composer les philtres dont on meurt.

Brangaine. — Ainsi ta mère a rangé les philtres puissants... voici les baumes pour les maux et blessures, voici des poisons le contre-poison... et la plus auguste boisson... le breuvage d'amour.

Yseult. — Tu te trompes... le voici.

Brangaine. — Le breuvage de mort!

Même science que celle des poisons et des contre-poisons! La bienfaisance de la femme et sa perfidie s'apprennent ensemble. Pour chaque plante vénéneuse fut semée une plante salutaire destinée à en pallier l'effet; de même crois-

sent au cœur de la femme les vertus propres à réparer ses dommages. Dans le lieu où se développe tel mal, on remarque les racines et les feuilles les plus propres à le conjurer; devant toute blessure une femme a été placée, capable de la panser, de la fermer.

Secourable par instinct, elle a l'intuition du remède, elle possède naturellement l'art de guérir. Mauvaise par initiation, elle approfondit la connaissance des poisons. La science *des baumes* devient la science *des philtres*, la *compassion* devient la *séduction*. Ève, venue pour combler les solitudes paradisiaques, apprend du serpent le moyen de nuire, et, avec le suc du fruit défendu, prépare le plus antique des philtres!

Telle fut la femme dès les premiers jours; et depuis, *démonienne* puissance,

son action sur les éléments se révèle par son influence sur les hommes, se manifeste sournoisement par leur intermédiaire.

La femme, souveraine des forces de la nature, elle-même force de la nature, connaissant les recettes précieuses, la propriété de toutes les plantes et la faiblesse de tous les hommes, affirme son rôle caché dans l'univers et trouble le monde à sa fantaisie.

La boîte, là-bas, apporte-la ici. . . .

Du coffret de la magicienne, du cœur de la femme, il s'échappe de quoi conduire toute chose. La petite boîte renferme les rouages du monde. Elle recèle « l'éternel féminin », le principe éminemment subtil. Il s'en échappe le câble invisible qui distribue partout l'étincelle d'où

naissent chaleur, mouvement et lumière; la poulie sans fin qui détermine et règle toutes les impulsions!

XIII.

Tristan. — La gloire de Tristan est la plus haute fidélité, sa misère est le suprême orgueil.

Tristan va être livré au fatal breuvage. La fidélité au devoir, l'orgueil héroïque le retenaient loin de l'amour et ont fait jusqu'alors sa gloire et son malheur : Celui qui résiste à la passion est à louer, est à plaindre.

La passion a un antidote souverain : l'orgueil (1). Ils se combattent en s'opposant des fins contraires.

La passion réclame la disparition de l'individu, prépare l'atrophie de la person-

(1) Loi formulée dans « l'Or du Rhin ». Pour posséder l'anneau, symbole de l'omnipotence, il fallait abjurer l'amour.

nalité ; celui qu'elle saisit tend désormais à s'annihiler, à se détruire dans la poursuite meurtrière de la possession.

L'orgueil, lui, vise l'exaltation du moi, le développement de la personnalité ; et son égotisme préfère la solitude dont la passion languit et meurt.

L'orgueil est la *misère* de l'homme. Il l'empêche d'aimer, le prive de la félicité puisée dans l'oubli de soi, plus encore de la volupté sauvage goûtée dans la haine de sa propre existence ; mais par lui aussi, l'homme arrive à supporter la solitude, à s'intéresser à son individualité et à vouloir sa perfection.

A un degré supérieur, l'orgueil se transfigure, se hausse à la dignité et au respect de soi-même. *L'orgueil*, s'élevant jusqu'à l'honneur, devient la *fidélité*, et la *misère* de l'homme est alors sa *gloire*.

Orgueil et passion! toute la vie morale oscille entre ces deux gouffres, et la misère de ceux qui n'aiment pas encore prépare la misère plus profonde de ceux qui vont aimer!

XIX.

YSEULT. — Buvons à l'expiation!

Elle tend la coupe. Voici la paix, la réconciliation, dit-elle : L'oubli, la mort, pense-t-elle dans son âme lasse. Et Tristan a vaguement entendu : voici les représailles, la vengeance, la guerre ouverte, la haine déclarée.

Mais, tout en sachant que la femme le trompe, l'homme ne devine jamais à coup sûr comment elle va le perdre, comment elle va mentir. Elle non plus n'en sait rien. Yseult, trompée elle-même, trompe Tristan qui s'avance (1). Elle offre le breu-

(1) A l'approche du rivage, Tristan s'est rendu à l'ordre de sa future souveraine.

vage mystérieux préparé par sa mère, la femme dont elle poursuit l'œuvre obscure, dont elle détient le sang et l'héritage; versé par sa compagne, la femme qui l'assiste et qui l'abuse (1), qui reçoit ses ordres et endosse ses actes. . .

La coupe ne se videra jamais, et tous ils tendront les lèvres!.

Une femme perverse et irresponsable distribue le philtre préparé par une mère, versé par une sœur.

Une volonté mauvaise et une main inconsciente tendent le poison, qu'une autre femme a préparé, qu'une autre femme a versé.

(1) Au breuvage de mort Brangraine a substitué le breuvage d'amour.

XV.

Tristan. — Breuvage d'oubli, sans hésitation je te bois.

Yseult. — A moi la moitié... je bois à toi.

Le breuvage pénètre. Ils croient mourir; ils aiment!... Ce poison de mort est un poison d'amour qui leur met le feu dans les veines, leur tord le cœur en des convulsions d'agonie qui sont les spasmes du bonheur.

Ils sont d'abord stupéfiés, anéantis; puis dans le tressaillement d'une vie nouvelle, leurs yeux hagards se rivent l'un à l'autre; leurs mains crispées, leurs bras raidis décrivent des gestes fous et

précis, incohérents et automatiques, qui indiquent par saccades et par secousses la perturbation, la désorganisation de leurs sensations et de leurs pensées. Brusque enrayement de la vie passée; retrait subit et complet de la vie extérieure; soudain afflux de la puissance d'aimer jusqu'alors éparse, diffuse et latente! Le vide se fait autour d'eux, l'oubli en eux; tout disparaît, eux seuls demeurent, et ils se contemplent avidement dans l'immobilité, dans le silence!

Sous l'infiltration du poison, se gonfle, s'ouvre le germe qui fermente dans la profondeur des êtres; se développe spontanément le principe morbide qui sommeillait dans l'attente.

Et l'on entend le cri d'étonnement et de triomphe, de terreur et de ravissement, qui monte aux lèvres frémissantes dans

la minute de folie et d'oubli de tout (1).

. . . .

Voici la minute sacrée, solennelle, décisive. Tout être l'a traversée. Ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce qu'en rêve, il a crié dans l'angoisse : est-ce l'amour!... de même tout être, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce que dans la détresse, a crié : ô mon Dieu!

Cette minute, c'est la vie de l'homme. Ce cri vers le Créateur, ce cri vers la créature, c'est la voix de l'homme, et ils affirment d'une manière profonde, universelle, que l'amour remplit le monde, et que le ciel le prend en pitié!..

(1) Quel est l'homme qui n'a pas connu ces heures de vertige où le sang bat violemment dans les artères, où l'image d'un plaisir sans profit, sans durée, sans honneur, prend une telle place dans son cerveau troublé, que, pour cette heure d'ivresse, il se sent capable de tout livrer : réputation, carrière, fortune, conscience; tous ses biens à lui, et même celui des autres, sa vie et la vie de son semblable. (Mgr d'Hülst, *Conférences de Notre-Dame.*)

XVI.

Yseult. — Tristan!

Tristan. — Yseult!

Le philtre a accompli son œuvre. L'amour par un grand frisson les a traversés, par une grande secousse les a bouleversés.

Ils sont l'un à l'autre, l'un pour l'autre, ils s'appartiennent, ils *s'aiment*, et aussitôt ils se *nomment*.

« Tristan! Yseult! » redisent leurs accents infinis!

Ils se contemplent, ils s'appellent, ils se *reconnaissent*.

« Tristan! Yseult! » Ils se réveillent dans un tel paroxisme qu'ils croient sortir, non du sommeil, mais du néant, et,

dans l'oubli d'une existence antérieure, ils naissent pour la première fois, ils croient n'avoir jamais entendu prononcer leur nom jusqu'à ce jour!

Ils s'aiment, ils se nomment. Ils s'aiment, ils entrent dans la vie. Un baptême de feu les inonde et les consacre, donne l'être aux aspirations sans nom qui flottaient obscurément sur leur âme.

XVII.

Tristan. — Que rêvais-je de la gloire de Tristan!

Yseult. — Que rêvais-je de la honte d'Yseult!

Ils s'aiment! Dès lors aberration de la conscience, perturbation du sens moral, négation du bien et du mal.

Hier, ils étaient aveuglés, ils craignaient encore de faillir; aujourd'hui *ils savent*, ils sont devenus semblables à des dieux! Ils ont cueilli à l'arbre mystérieux, mordu le fruit qui dessille le regard et divulgue la science.

Ils s'aiment! leur mémoire oblitérée n'a plus souvenir des luttes et des résistances.

La folie reste à ceux qui se défendent encore. Eux tiennent le secret de l'éternelle sagesse et ont atteint la profonde raison des choses. Les principes sont des préjugés, les remords sont des fantômes, le permis et le défendu s'équivalent!

La passion est perverse et dominatrice. Seule juge et arbitre, elle abolit tous les devoirs, plie toutes les obligations.

Son premier soin est de mettre l'objectif à son point pour déplacer toutes les perspectives. Son premier acte est de déchirer la loi, de proclamer sa compétence; son premier souci, de rejeter les privations et les contraintes, cela naïvement, par un essor fatal, sortant de la vie morale, comme elle sort de la vie ordinaire, comme elle sort de tout!

Et elle s'en va en dehors des lois fondamentales, soustraite aux règles inflexi-

bles, affranchie de tout ce qui n'est pas son désir.

Elle s'en va endurcie et sereine, criminelle et rassurée.

XVIII.

Yseult. — Faut-il que je vive!

Ils s'aiment! Ils ne peuvent revenir à la réalité. Ils en ont seulement conservé le vague et fatigant souvenir.

Ils s'aiment! Oubli de la vie passée, ignorance de la vie présente, insouciance de l'avenir! Exaltation intime et prostration apparente, incapacité d'agir, répulsion de la vie active, de la vie « qui continue »; ennemie des profondes joies et des profondes douleurs!

Yseult. — Faut-il que je vive!

Pâle et inanimée, elle n'est plus de ce monde. Ses épaules restent froides sous

le manteau royal dont Brangaine les recouvre. Elle est évanouie parmi les événements qui se déroulent. Le roi Marck s'avance, il faut aller à sa rencontre! Non, Yseult se laisse parer pour une cérémonie merveilleuse, pour le sacre de son amour. Éperdue et souriante, elle accompagne le bien-aimé. Tout à l'heure nommés, baptisés, régénérés, ils vont à présent recevoir l'onction qui confirmera définitivement leur titre de prophètes. Les humiliations, les abjections, sont pour l'amour inaperçu et repoussé, mais la *passion partagée* revêt un caractère sacerdotal, devient un privilège d'élu, assure un rôle prépondérant, une sorte de droit divin.

Et le manteau royal, sur les épaules d'Yseult, figure la pompe et la magnificence qui rehaussent ce prestige! de l'amour.

XIX.

Les matelots. — Salut à Marck! Salut!

Un chœur de matelots résume la vie des hommes de la mer : travail incessant, lutte perpétuelle, existence des vigoureux et des intrépides; poésie robuste de ceux qui tour à tour contemplent les flots et les domptent, qui s'engourdissent aux caresses des vagues et se décuplent sous leurs menaces.

A l'approche du rivage, la besogne s'active, l'entrain redouble. Les voix montent dans une forte clameur. Moins un chant qu'un va-et-vient de cris sonores. Ils s'appellent, se répondent, s'encoura-

gent au rude labeur, communiquent de l'un à l'autre le violent effort.

En son paroxisme, vie empressée, extérieure, saine, morale, normale, commune ; tandis qu'au plus haut point également réside entre Tristan et Yseult immobiles, la vie contemplative, extatique, exceptionnelle et profondément troublée, profondément inutile à l'action, nerveuse avant tout et imaginative ; tandis que s'éveille et se développe en eux la vie morbide et passionnelle, qui rend étranger aux choses du dehors, rebelle aux choses ordinaires, réfractaire à la vie normale et commune.

D'un côté donc : démonstration extérieure, activité matérielle, effort musculaire, joyeuse insouciance de la besogne accomplie en son temps, du labeur soumis à la discipline.

De l'autre : refoulement à l'intérieur, retrait en soi, surexcitation nerveuse, recueillement, absorption, langueur, vie singulière, inattendue et fatale!

Ici, répartition des énergies physiques, association pour le travail, pour la lutte.

Là-bas, la concentration des puissances psychiques, l'union de deux êtres voués à la solitude éternelle et à l'inanité des actes. L'humanité entreprenante, qui défie les éléments et conjure les risques, entoure des êtres passifs, immobilisés, qui renoncent à l'initiative et se croient désormais à l'abri de tout.

Ceux qui se réjouissent de toucher la terre, de revoir la patrie, de rejoindre la famille, se croisent avec ceux qui de plus en plus s'éloignent du rivage, deviennent étrangers au foyer, aux préoccupations sociales, désertent les joies quotidiennes,

et ne comprennent plus rien aux espérances vulgaires.

Les uns jettent l'ancre et prennent possession du sol; les autres rompent toutes les attaches et fuient toutes les rives.

Les uns s'unissent pour agir, les autres pour aimer. Le rivage appelle ceux qui travaillent, la grande mer flottante et indéterminée emmène ceux qui rêvent.

XX.

Yseult. — Faut-il que je vive?

Ils ne pourront sortir de leur stupeur, surmonter leur ravissement. Toutes les puissances de leur être sont en suspens. L'extase comme la mort arrête le fonctionnement des organes, paralyse la vie corporelle qui est une entrave aux félicités suprêmes, aux révélations célestes. La joie qui éclate dans les autres profanerait leur bonheur infiniment intime, exclusif et personnel. Ils se retirent, ils se rétractent, ils se reploient à jamais. Dès lors, ils sont en dehors de tout et inutiles à tous;

des êtres d'exception, à la fois parias et privilégiés, que l'on chassera de partout, mais dont le refuge sera le sanctuaire du temple; qui ne trouveront place nulle part, mais qui posséderont le monde!

YSEULT. — Faut-il que je vive?

Non, la vie leur est désormais fermée. Le jour baisse, le crépuscule se voile : *ils entrent dans la nuit*. Dans la nuit chargée de rêves et d'étoiles, où reposent les fatigues, où sommeillent les inquiétudes, où se perdent tous les souvenirs du jour.

Car le monde se partage en deux mondes distincts, séparés comme le monde visible l'est du monde invisible, différents comme ce groupe de travailleurs et ce couple d'amants.

La vie se partage en deux hémisphères. On dirait deux divinités jalouses qui s'en arrachent les joies et les douleurs.

Le jour accable les hommes de son poids, les aveugle de son éclat factice. Dieu brutal au regard implacable et dont le cœur se complaît au sacrifice de nos visions intérieures et de nos extases profondes!

La nuit secourable, Isis aux longues ailes tombantes, nous recouvre et nous protège, nous dérobant aux poursuites du réel impitoyable!

Le jour, c'est le rivage où abordent les matelots, c'est le royaume de Marck, c'est la réalité, c'est la rude existence. La nuit, c'est le royaume de Tristan, c'est l'étendue sans borne, c'est le flot qui enlace et nous endort.

Tristan et Yseult descendent dans la

nuit, et leurs regards s'illuminent, et ils abordent des visions perdues pour les autres.

Leur clairvoyance augmente, leur insensibilité s'affirme; ils tombent dans l'engourdissement qui ressemble à la mort et provoque comme elle des clartés inconnues.

L'amour est une nuit profonde, un sommeil voué au songe, un somnambulisme tout rempli de mystérieuses presciences et de subtiles divinations. Les yeux sont fermés au contour des choses, aux surfaces trompeuses, mais lisent au travers des profondeurs et découvrent le sens caché. L'âme voit dans l'âme. L'opaque devient le translucide, le temps et l'espace deviennent l'éternel et l'infini, et dans un dédoublement étrange, qui permet de demeurer au milieu de

tous, on répond sans s'en apercevoir à des questions que l'on n'a pas entendues.

XXI.

Salut à Marck, salut à Cornouailles!

La foule insulte de deux manières.

Elle renverse, piétine et invective, foule hostile, agressive et incompréhensive, antagonisme formulé par le chœur injurieux des hommes d'armes.

Ou bien la foule passe, active, indifférente et inattentive, et elle continue à vivre sa vie parallèle et contraire. Or la grande souffrance et la grande joie, la prostration et l'extase suspendent l'existence. A voir les autres redoubler ou simplement poursuivre la leur, nous éprouvons un douloureux réveil, un sursaut ter-

rible : tel le malaise de Tristan et d'Yseult parmi les matelots qui s'activent.

Salut à Marck, salut à Cornouailles !

. . . .

Mais immense et brûlant, le motif du philtre s'embrase, se déroule et monte sur un grand vent qui est le souffle de la poitrine humaine. Immense et brûlant, il nous enveloppe et nous recouvre. Tunique de Déjanire, tissée d'amour, qui entre dans les chairs, et nous imprègne de la volupté qu'éprouverait la flamme, si elle avait conscience de sa vie de flamme, si elle pouvait jouir de son embrasement !

ACTE II.

PRÉLUDE.

I.

La poitrine humaine s'ouvre à l'espace infini, à l'atmosphère illimitée.

Elle palpite, se dilate sous la puissante pression ; le souffle vivifiant et délétère de l'amour la soulève, l'oppresse en des secousses désordonnées : l'extrême allégresse comme la douleur a ses sanglots.

Les notes courent, haletantes. Fantastique chevauchée ! Elle emporte en croupe tout ce que l'homme a rêvé, tout ce que l'homme a voulu. Galop effréné ! Il soulève la poussière de tous les désirs, il

brûle le sol de toutes les impatiences; il escalade la montagne où l'on croit posséder tous les royaumes et leur gloire.

Puis, soudain, les notes jaillissent, ruisselantes; une source vive, comme échappée de nos flancs, coule, déborde, nous fait perdre pied, nous précipite. Et vainement la « phrase fatale » voudrait remonter le courant : il l'entraîne. Elle flotte légère, radieuse; elle ruisselle dans cette joie torrentielle qui envahit l'âme d'Yseult, dans cette joie d'Yseult qui submerge l'univers! L'insatiable mélodie crie : encore plus! toujours davantage! Elle se gonfle et se répand comme un flot d'écume, comme une course de vagues, et, quand elle se retire, elle entraîne tout.

Yseult est en proie à l'impétuosité furieuse *de l'attente*, à l'horreur indicible *du temps et de l'espace.*

Tout son être se *dilate*, *s'épanche* et *attire*, possédé de bonheur, d'amour et de désir.

A son ivresse, à sa folie, comme jadis à sa colère, à son désespoir, elle convie le monde vivant et le monde inanimé.

Parvenue au comble de l'hallucination, au paroxisme de l'exaltation, toutes ses forces projetées hors d'elle, loin d'elle, vers le bien-aimé, vont l'amener à elle. Son souffle brûlant va l'aspirer comme un ouragan aspire la flamme. Tristan apparaîtra par la magie de l'évocation, par l'invincible volonté, par la fatalité des rencontres !

. . . .

L'attraction mystérieuse des marées qui montent et descendent emporte à la longue une partie du rivage, et les désirs comme les flots sont faits de tumulte et

d'obstination. Il faut des siècles à leur fureur pour ronger le bloc dur; à l'idéal résistant mord sans trêve le désir de chaque homme.

Le siècle arrive où le flot possède le roc, la minute où le désir saisit sa proie, et alors le flot roule plus de grains de sable, et le désir compte plus de ruines...

II.

Yseult. — Les entends-tu encore? pour moi le son disparaît au loin.

Brangaine. — Ils sont encore près... clairement ils résonnent ici.

Yseult écoute, mais attentive seulement aux bruits qui murmurent en elle.

Le cor résonne ici, le roi chasse tout auprès, mais dans ses oreilles, dans son cœur, tout se décompose, et se dénature.

Yseult. — Une crainte inquiète égare tes oreilles . . . tu es illusionnée par le doux bruit des feuilles qu'en riant le vent secoue...

Brangaine. — Tu es illusionné par l'impétuosité du désir, j'entends les cors...

Yseult. — Ce n'est pas le son des cors qui

résonne aussi céleste! . . . de la source l'onde sourd doucement. . . bruit délicieusement!...

Et c'est dans l'orchestre et dans les sensations, une merveilleuse métamorphose; dans les sonorités et dans les nerfs, une dissolution subtile, une perversion étrange.

Un souffle passe, perturbateur et caressant.

La passion déprave d'abord les sens qu'elle veut ravir et renverse les perceptions qui vont s'affiner. Une fermentation sourde se dégage de tous les instruments. Les bruits réels de la chasse se décomposent parmi les bruits imaginaires de la forêt qui murmurent l'enchantement du désir et ses errements à travers les mensonges qu'il fait naître.

On entend en partie double; et pour Brangaine : prudence, sagesse et bon

sens; et pour Yseult : hallucination, illusion et mensonge. On le sait, elle est abusée, elle divague, mais son erreur est la clairvoyance de ceux qui rêvent, la crédulité de ceux que l'amour trompe, et elle nous entraîne dans cette transformation de toute chose, elle nous gagne dans cette contagion graduelle et envahissante. C'est la source naissante, la chanson des feuilles, le rire du vent; ce sont tous les murmures de la nature qui se mettent en fête!...

Clairement ils résonnent ici.

Non, lointains, confus, inappréciables, perdus. Réminiscences fugitives des menaces dont on n'a pas tenu compte, dernier indice du péril auquel on ne veut pas croire! La passion destructive paralyse l'instinct conservateur, retire la notion du danger.

Les avertissements ne servent de rien quand on aime.

Clairement ils résonnent ici.

Et le sang-froid, la liberté d'esprit distinguent leurs appels, prévoient leurs conséquences; pour eux ils sont distincts, et leur signification est claire.

Pour l'amante éperdue, ils se font méconnaissables et achèvent de l'égarer; ils la séduisent, ils l'encouragent. En mettant une note de plus dans la symphonie, ils joignent une voix de plus aux mille voix qui lui chantent d'aimer; ils ajoutent un son au concert universel qui monte autour d'elle.

Ainsi tout alimente le désir, même ce qui lui est contraire; tout contribue à le soulever, même ce qui doit amener sa ruine. Tous les bruits se mêlent à sa

fanfare, pour sonner la charge, pour sonner la victoire, pour affirmer, pour proclamer qu'il a raison de vouloir!

Le désir est absolu, exclusif, ne voit que lui et l'objet de sa convoitise, le reste s'efface, disparaît.

Le désir suit une ligne droite et courte. Point de solution de continuité, point de circuits, point de retards. Il supprime les intermédiaires, néglige les conséquences et va direct, immédiat, sourd et obstiné. Hors de son rayon visuel, il n'est que ténèbres.

Son œil de cyclope est rivé sur le point lumineux et fascinateur.

Regard hypnotisé, volonté suspendue, vie partielle ! Toutes les puissances rassemblées dans un effort unique et suprême, toutes les forces de l'être, portées au comble de l'exaltation et de l'hallucina-

tion, avec oubli, mépris et suppression du reste, hyperesthésie sur un point qui devient l'espace même, voilà le désir!

III.

Brangaine. — Parce que tu es aveuglée, tu t'imagines que le regard du monde est affaibli...

Entière et fermée, la passion n'admet pas que l'on voie autrement qu'elle. Aveuglée, elle suppose l'aveuglement de tous, et, parce qu'elle ne distingue plus rien, se croit invisible.

La cécité lui fait nier le soleil. Une nuée la précède, une nuée la suit, dirige et protège sa marche de prédestinée à travers le désert qui, pour elle, s'est établi dans la foule.

Brangaine. — Avec de méchantes ruses, avec des regards espionneurs, Mélot cherche ce qui

pourrait lui servir, et secrètement vous entoure de ses pièges.

Yseult. — Oh! comme tu te trompes, n'est-il pas le plus fidèle ami de Tristan!...

Brangaine. — Ce qui me le fait soupçonner te le rend cher!

La passion dans son indifférence des autres, dans son mépris de tous, les considère avec la sécurité, avec la confiance qui conviennent en effet à sa naïveté, profonde, invétérée.

Elle n'entend rien à la trahison qui la guette, ni aux pièges qu'on lui tend, tout occupée à se trahir elle-même, à se perdre de toutes les manières.

Par une suite d'étranges contradictions, elle a horreur de la foule et pactise avec elle; elle s'en écarte et la prend pour complice, en fait une confidente, au besoin y verrait une auxiliaire, se la croit acquise en vertu de je ne sais quel

traité. On la voit prétendre à la duplicité universelle; non seulement braver l'opinion, mais imaginer toutes les complaisances. A la fois la plus secrète et la plus inconsidérée, la plus farouche et la plus provoquante, elle se dérobe à tous, et elle aime à la face du monde!

Rien ne peut ralentir l'irrésistible désir. Que la route soit libre, large et triomphale!

Que son haleine perturbe l'atmosphère, renverse, arrache, fasse tout éclore et renaître!

La passion délivrée, affranchie de toutes les lois communes, affranchie même de la jalousie, de la méchanceté, de l'inévitable malice des hommes, s'avance, radieuse et égarée, croyant avoir vaincu le monde, écrasé tout ce qui s'opposait à sa venue!

IV.

BRANGAINE. — Ah! malheur à moi pour ce breuvage! infidèle, j'ai trompé la volonté de ma maîtresse! si j'eusse obéi, c'eût été la mort!... Ta honte, ta plus honteuse misère... mon œuvre...

YSEULT. — Ton œuvre, oh! folle servante! Tu ne connais pas l'amour, ni la puissance de ses enchantements... il m'a choisie... il m'a conduite, je devais lui obéir...

La conscience s'alarme des œuvres, tremble devant les responsabilités, redoute l'initiative.

La passion se croit l'instrument d'une cause fatale, d'une mission aveugle. Elle oblitère le libre arbitre avec le sens moral, repousse toute idée de choix, de lutte, et prend pour une force d'impulsion

étrangère et supérieure, la violence intime et personnelle qui l'agite invinciblement.

Le passionné se sent le jouet d'une puissance dominatrice, d'une fatalité qui rendrait sa volonté inerte et son effort inutile. Il entend au fond de lui-même des appels insinuants et des ordres impérieux, il a le sentiment d'une prédestination, d'une vocation irrésistible. Tour à tour on l'entend se disculper : « j'étais *désigné* »; et se vanter : « j'étais digne! »... tour à tour il se croit maudit et choisi entre tous!

V.

Yseult. — Oh! épargne-moi la misère de l'hésitation... Le signal, Brangraine!... Ah! donne le signal! de la lumière éteins la dernière lueur, fais signe à la nuit, éteins, Brangaine, Oh! laisse la mèche avertissante... ah! malheur à moi!

Yseult. — L'amour veut qu'il soit nuit pour briller limpidement... (elle saisit la torche) fût-elle le flambeau de ma vie, en riant je la jette!

La passion est destructive; posséder c'est anéantir; le désir appelle la mort. Dans son exaspération, il est meurtrier; pour posséder à l'instant même, il consentirait à perdre aussitôt sa proie.

Yseult renverse la torche dont la lueur retarde la possession et lui assure la sécurité.

Yseult. — Fût-elle le flambeau de ma vie, sans crainte je la jette!

Avec sa vie, elle expose la vie du bien-aimé. Pour l'avoir plus tôt, il lui deviendrait égal de le perdre pour toujours.

Le désir ne compte pas; sans calcul, il jette la vie humaine en gage pour payer ses joies; et de ses prodigalités est venue la ruine du monde.

C'est de désir que l'humanité épuisée se consume; c'est le désir qui attira la mort vers la terre aride et brûlante; c'est parce qu'il a désiré, c'est parce que la soif de la jouissance et de la possession s'est allumée en lui, que l'homme s'est condamné à la maladie, à la douleur, s'est condamné à « mourir de mort » (1).

Yseult. — Fût-elle le flambeau de ma vie sans crainte je la jette!

(1) Genèse ch. II, v. 17.

Yseult appelle Tristan, elle conjure la nuit, elle veut aimer, dût-elle en mourir.

Dans le mépris de tout, un geste superbe et désespéré renverse la torche, abat d'un coup les derniers obstacles et jette un défi prodigieux à la lumière du jour, à tous les empêchements qu'elle faisait voir !

YSEULT. — Fais signe à la nuit... éteins! l'amour veut la nuit pour briller limpidement!

La torche en s'éteignant établit *l'empire de la nuit*. Sa flamme figurait l'éclat brutal qui blesse le regard avide de clartés intérieures, avide de contempler le firmament des joies intimes et cachées qui scintillent dans l'obscur et se ternissent au jour! L'amour veut qu'il soit nuit! Et l'on va assister à la floraison des sentiments et des pensées qui éclosent dans les profondeurs, s'épanouissent sous les influences sidérales

et se dessèchent, se flétrissent au soleil!

La torche est renversée, et, comme dans les grands événements de l'histoire humaine, l'ombre couvre la terre, tirant un voile entre le passé qui s'achève et l'avenir qui commence. L'amour va être consommé. De la fiévreuse main de la femme, la longue écharpe (1) blanche se déroule, agite l'air de vibrations toujours multipliées, lance dans l'espace sa frémissante spirale. On croit voir l'antique, l'éternel serpent qui fascine et enlace les hommes; on croit voir le puissant, le perfide désir qui déploie ses anneaux pour les broyer tous.

(1) Dans le lointain, Yseult aperçoit Tristan, elle se soulève de plus en plus pour mieux dominer l'espace... parvenue sur la plus haute marche de l'escalier, elle envoie des signes fiévreux avec une longue écharpe...

VI.

Tristan ! Yseult ! Tristan ! Yseult !... (*Ils s'étreignent avec fougue.*)

Étreinte frémissante ! Tel le remous de deux flots, qui, avant de se mêler, luttent et se repoussent dans une rencontre torrentielle !

Mot unique sur les lèvres tremblantes, répondant à l'idée fixe qui torture l'amour et l'immobilise !

Les séparations et les rencontres produisent dans l'être un étourdissement. On a peine à rassembler des idées, à ressaisir sa conscience, à comprendre le coup dont on est frappé. L'intensité de la joie et de la douleur nous suffoque,

fait entrer le corps en agonie, met en la poitrine des affres et des râles à la place des paroles.

La réunion comme la solitude est soumise aux détresses, aux angoisses et aux terreurs. Le moment attendu se passe dans une anxiété confuse et parfois inexprimable : il s'agit de contrôler l'abstrait par le tangible, de transposer le rêve en réalité, de convertir la langueur en joies infinies. Et l'on se heurte à l'être de chair et d'os, à l'être vivant et véritable que l'on souhaitait et auquel pourtant *on ne s'attendait pas !...*

Ravissement et malaise ! Les lèvres ferment les yeux comme pour les empêcher de voir. Déjà Tristan et Yseult cherchent-ils à disparaître à eux-mêmes ?

VII.

(*Tristan et Yseult tour à tour*). Es-tu à moi? Puis-je te saisir? Est-ce toi vraiment? Est-ce que je te tiens? Ceci tes yeux! Est-ce que je te vois? Cela ta main! Cela ta bouche!... Voici ton cœur! Est-ce toi? Est-ce toi?...

Il faut qu'ils se reconnaissent, qu'ils se retrouvent, qu'ils établissent une identité entre ce qu'ils cherchaient et ce qu'ils saisissent. Il faut que leur espoir se reconstitue au milieu de leur surprise, que tous les doutes, les hésitations se taisent dans l'extase!

A moi Tristan! à moi Yseult! Tristan!... Yseult!

Ils sont ensemble et Tristan continue à appeler Yseult, Yseult continue à ap-

peler Tristan. Ils sont l'un à l'autre et ils continuent à vouloir se rejoindre, ils se retrouvent et ils se cherchent encore.

Tristan ! Yseult !

Deux grands cris résonnent, une grande clameur monte au ciel. C'est Tristan qui remplit le monde du nom de la bien-aimée, c'est Yseult qui répond et appelle Tristan, c'est Tristan et Yseult qui se plaignent dans l'ardeur insatiable, dans la solitude persistante, Tristan et Yseult qui s'implorent, se conjurent dans la contemplation de la rencontre, dans les transports de la réunion.

Tristan! Yseult!

Un seul nom est donné à toutes les aspirations, à tous les tourments et résume toutes les angoisses et toutes les délices.

VIII.

Tr. Ys. — Éloignement prolongé ! lenteur hésitante des temps paresseux !

A peine deux êtres s'aiment, qu'ils veulent parler du temps où ils ne s'aimaient pas encore. Tout sert à la joie actuelle, même les anciennes douleurs ! Ensemble ils se plaisent à regarder en arrière, à retourner vers l'absence, vers la séparation, pour y remettre tout ce qui n'y était pas. Dans l'étreinte présente, la jalousie de l'amour embrasse le passé et l'avenir : le passé pour s'en nourrir, comme s'il lui avait appartenu ; l'éternité pour s'en emparer, comme s'il pouvait y prétendre !

L'amour, une fois qu'il a jailli, déborde de toute part, et dans la minute où il naît, règne sur tous les temps.

La vie est pleine de retards, les moments de solitude paraissent longs, mais l'amour n'aura jamais de fin et n'a pas eu de commencement. Quand il se lève, il remplit tout l'horizon. Soudain l'espace vide qui est en arrière, l'espace béant qui est en avant, et tous les abîmes du ciel et de la terre sont comblés de clartés!

Les temps sont paresseux, mais l'amour ne cesse d'agir, le cœur ne cesse d'aimer, et dès le jour que l'on aime, il devient inconcevable de n'avoir pas toujours aimé!

> « Il donna le nom de Jour et le nom de Nuit aux deux aspects qui divisaient le monde. »
>
> (GENÈSE.)

Au commencement les ténèbres couvraient la face de l'abîme. Puis le jour parut appelé par cette nuit primordiale, tiré de ses entrailles comme la femme fut tirée des flancs de l'homme. Et le *fiat lux!* jaillit de la féconde obscurité des mondes!

IX.

Tristan. — Le jour ! Le jour ! C'était le jour qui t'enveloppait là-bas ! Dans les honneurs, dans la pompe et dans la lumière, Yseult m'était enlevée !

Et il l'emmène dans la nuit, dans la nuit sereine qui permet de s'abîmer plus profondément l'un dans l'autre, qui aide à se voir, à se découvrir totalement.

Ils vont dans la nuit qui donne l'acuité aux émotions sourdes, la lucidité aux pensées confuses. Et pour rencontrer cette lucidité, pour aiguiser cette acuité cérébrale, ils vont éteindre la lumière extérieure, écarter les objets visibles, supprimer les réalités palpables qui obstruent l'espace, interceptent la vision, dressent

un écran entre les regards et le foyer de l'idéal.

Dans le jour, ils verront la perversion, le mensonge; dans la diffusion de la lumière, un éblouissement fatal où tout se décompose et se dénature. Ils appelleront jour tout ce qui montre les surfaces trompeuses, les apparences vaines, les joies superficielles, les actions inutiles, et fait saillir les formes au détriment des essences. Ils se vouent à la nuit, aux substances cachées, aux sentiments intimes, aux pensées reculées et profondes.

Tristan. — A la claire lueur du jour, Yseult ne pouvait être à moi !

Le jour dissipe l'attention, détourne des préoccupations chères; son éclat éblouit et stupéfie les regards. La nuit rend au recueillement, absorbe dans l'i-

dée souveraine. Le jour éclaire l'ambition, favorise l'apparat, l'ostentation, le vain déploiement du monde qui avant tout cherche à paraître, à briller. Il empêche de vivre de la vie sincère et désintéressée qui se développe dans le silence et dans l'ombre. C'est le faste et la pompe inutiles de l'esprit comparé aux reploiements discrets et intimes du cœur. Le jour flatte l'orgueil, la nuit protège l'amour.

Le désir de paraître, de briller, le besoin d'être en vue, l'ambition d'être célèbre, illustre, retenaient le héros, retenaient Tristan loin d'Yseult, loin de l'amour.

Yseult. — Vaniteux serviteur du jour !

Il a reculé par son envie d'être remarqué, d'être admiré, le moment de s'abîmer dans la nuit, de se cacher dans l'amour.

TRISTAN. — Nous étions prédestinés à la nuit, jour perfide et jaloux !

Le jour ment, le jour est jaloux. Il s'empare de nos sentiments intimes et profonds pour nous les dérober à nous-mêmes, pour les décomposer et les anéantir. Il nous arrache au rêve. A peine réveillés, nous désapprenons les enseignements d'un songe, les divinations d'une insomnie, et la science incertaine voile des presciences infaillibles.

Le jour est impudent, le soleil brave insolemment nos désespérances, insulte à nos douleurs.

TRISTAN. — Y a-t-il une misère, y a-t-il une angoisse qu'il ne réveille avec sa clarté !

Le jour, c'est le labeur pénible, la lassitude de l'action. La nuit, c'est le repos,

l'oubli, le sommeil promis aux souffrances, la paix qui suspend les combats.

La nuit, c'est le mystère. Or, dans le mystère, monte le sommet le plus élevé des religions. Dans le mystère s'embrume l'idéal; par lui, il se maintient dans l'âme humaine, et si la curiosité vaine, les interrogations brutales appellent sur lui la clarté du jour, il se dissipe, s'évanouit, il se retire de la terre et remonte dans les régions inaccessibles (1).

Oh! soyons maintenant consacrés à la nuit!

Dans la nuit maintenant, ils s'avancent comme dans une longue avenue déserte, comme dans un large espace libre; et, dans les perspectives infinies, leurs

(1) Lohengrin retourne aux splendeurs de Montsalvat parce qu'Elsa n'a pu consentir au mystère de son existence. Le Bonheur fuit l'humanité qui a voulu savoir.

silhouettes se projettent et s'allongent, grandissent à perte de vue.

Ils sont dans la nuit bienfaisante où se fait l'ombre qui rafraîchit et apaise, où s'opère la germination précieuse de la terre embrassée par les ténèbres, fécondée par le silence... Sous l'influence sidérale, les entrailles du monde intérieur tressaillent et s'entrouvrent, les visions mystérieuses et cachées s'épanouissent; les fleurs suaves et mystiques déplient leurs feuilles, ouvrent leurs pétales, s'échappent des tiges dures et rigides.

Dans les ombres que l'on répand autour de soi, dans la nuit dont on environne son cœur, des myriades de mondes surgissent et pullulent. Lumineuse semaille pour les champs immenses!

Dans la nuit silencieuse tout se tait, et voilà pourquoi tout parle; tout murmure

à voix basse, et voilà pourquoi l'on entend mieux.

Établissez dans vos âmes le calme et le silence, l'ombre et l'oubli; les voix intérieures viendront y chanter. Faites la nuit, éteignez la torche qui prolongeait le jour; les constellations se forment, les yeux s'émerveillent, la divine « orchestration des sphères » remplit les voûtes sans bornes !

Ceux qui veulent entendre et ceux qui veulent voir, baissent les paupières. Alors ils entendent ce qu'ils voient, ils écoutent leurs visions. Cécité d'Homère, aveuglement du poète qui s'est brûlé les yeux au foyer des choses et regarde l'invisible; voix du noctambule dont les chants doux et puissants transformaient les hommes en héros, et les héros en dieux ! Amour de l'ombre et du silence,

instinct de ceux qui ferment les yeux pour réfléchir, pour écouter, pour prier, de ceux qui visent le rassemblement des énergies éparses, la convergence des rayons diffus, et le *recueillement* qui est toute la force, et l'*attention* qui est tout le génie! Semblable à l'habitant de cette île merveilleuse, dont un œil fixait le ciel et dont l'autre était tourné au dedans, le penseur a les yeux fermés sur le dehors. Il contemple intérieurement; ravi par le spectacle d'En Haut, captivé par la connaissance de lui-même; enfermé dans la chambre noire nécessaire au développement de la lumière, à l'apparition de l'image, plongé dans la nuit insondable!

Sous les paupières baissées, le regard s'allume; la pensée, soustraite à l'action du jour, est rendue à elle-même, parvient à la lucidité, à la clairvoyance...

Tristan. — Il chassa la clarté illusoire du Jour… accoutumé à la nuit, mon regard put chercher la vérité.

Et dans l'évocation du monde intérieur, cette clarté qui émane des ténèbres est si douce, si pénétrante, que l'éclat du jour devient en comparaison insupportable. Le Jour est intolérable à ceux qui connaissent, qui préfèrent la grande vie intérieure et profonde; insoutenable aux regards habitués à voir dans la nuit. L'âme qui cherche la nuit est comme poursuivie, persécutée, obsédée par le jour.

Tristan. — Au jour perfide, au plus cruel ennemi, haine et récrimination! comme tu éteignis la torche, je voudrais éteindre sa clarté pour venger les souffrances de l'âme!

Ce jour, ce jour! y a-t-il une peine, une misère qu'il ne réveille!..

X.

(Tristan et Yseult.)

O incline-toi vers nous, nuit d'amour!...
Accorde l'oubli et que je vive.
Reçois-moi dans ton sein, détache-moi du monde.
La dernière lueur est maintenant éteinte...
Que le soleil se cache dans notre poitrine.
Les étoiles de l'amour sourient...
Doucement entourés de ton charme, doucement anéantis devant tes yeux.
Mon regard aveuglé par l'amour, se brise, le monde pâlit.
Alors, je suis l'Univers, le plus auguste composé de délices,
La plus sainte existence d'amour...
Ne jamais se réveiller de ce désir sans illusion!...

XI.

BRANGAINE (*du haut de la tour*). — Prenez garde! bientôt se dissipe la nuit!

Le temps d'aimer fuit rapide, les loisirs d'aimer sont rares, sont courts; déjà sonne l'heure où il faut agir!

La nuit d'amour s'abaisse sur une région hyperboréale, où le jour ne cède qu'un instant.

. . . .

Le froid du matin a passé un glacial frisson dans tout l'être. L'aube a déployé le linceul qui ensevelit le rêve. Le soleil levant jette des lueurs rouges, ensanglante le ciel; et le jour a paru!...

Les combattants se dressent, l'action

recommence, on luttera jusqu'au soir. De toute part l'activité reprend : le jour a ressaisi les hommes!

Arrachés à la nuit, ils sont de nouveau livrés au désir de la gloire, à la soif des honneurs, aux poursuites de la fortune; de nouveau la proie de l'orgueil, de l'ambition, le jouet des objets environnants, la victime du rude et stérile labeur.

Fascinés par la lumière extérieure, ils accourent battre leur front aux mille facettes où se mire l'astre trompeur. Ils ont renoncé au mystère et au silence du bonheur intime.

Prenez garde! bientôt se dissipe la nuit!

XII.

Yseult. — Écoute... Bien aimé!...

Pris d'épouvante, terrifiés par ce retour possible du jour, tout frissonnants sous l'aurore qui les menace, éperdus sous le soleil qui les blesse, les voilà chassés plus loin, les voilà qui fuient plus avant dans la nuit enveloppante, dans la nuit aux replis ignorés.

Tristan. — Laisse-moi mourir!... Ne jamais se réveiller!...

Que le jour cède à la mort! Bravons ainsi ses menaces...

Yseult. — Fuyons toujours son éclat trompeur. — Tristan. — Son éclat grandissant, ne nous chasse-t-il pas?...

Yseult. — Éternellement la nuit se prolonge?..

Oh non, point de réveil! mais des rêves ininterrompus, un repos sans fin, l'oubli de tout, la paix du tombeau!

Que la nuit s'étende plus épaisse, plus intense, et les ensevelisse, les enfonce là où le jour n'a jamais paru, où le soleil n'a point pénétré, où le réveil ne peut se faire craindre!

. . . .

Et les ténèbres tombent lourdes, opaques. La nuit crépusculaire devient la nuit éternelle. Les ombres de la mort s'allongent, noires et invincibles, en de grandes nappes que rien ne soulèvera plus.

XIII.

TRISTAN et YSEULT. — Éternelle, auguste, douce et puissante nuit d'amour ! Celui que tu enveloppes, à qui tu souris, comment pourrait-il sans angoisse se réveiller de toi !...

Maintenant bannis toute terreur, douce mort d'amour ardemment souhaitée !

Comment laisser ce délice éloigné du soleil, éloigné des jours !...

Qu'elle se nomme amour ou haine, qu'elle veuille accroître la jouissance ou fuir la privation, la passion cherche la mort.

L'exaspération du bonheur et l'exaspération du désespoir conduisent au suicide. La joie et la douleur ont des symptômes aigus qui implorent le repos et l'oubli.

On est arrivé à ne plus pouvoir supporter l'existence, à être contraint de s'y soustraire, elle ne peut *durer ainsi!* Il faut qu'elle s'arrête, suspendue par la violence même de son excès, et que, renouvelée à une source fraîche et inconnue, elle puise la force de se supporter elle-même. Il devient urgent d'en changer les conditions. Parvenu aux derniers confins, il faut apprendre une autre langue.

Dans la haine et dans l'amour, quand ils étaient séparés et quand ils sont ensemble, ils ont appelé entre eux l'intervention de la mort.

Et, à deux reprises, s'est accomplie la substitution; c'est entre l'amour et la mort une sorte d'échange. Quand ils voulaient mourir, le philtre a coulé, et maintenant qu'ils aiment, la mort se présente, et s'offre comme le plus grand bien.

Amour ou mort, peu importe, la passion ne les distingue pas, et ceux qui aiment, veulent en mourir!

Breuvage d'oubli, sans crainte, je te bois! . . .

XIV.

Tristan. — Si je mourais, l'amour pourrait-il mourir aussi?...

Si l'amour ne meurt pas, comment Tristan pourrait-il mourir!

Le cœur est à l'abri de la vétusté, il est épargné par la mort. Il ne peut vieillir, ni mourir. L'amour, une fois déposé en lui, devient un ferment qui le rend incorruptible.

L'homme existe pour aimer; c'est là sa première et définitive raison d'être. Et cette soif inextinguible, cette ardeur vers la jouissance, vers la possession, que rien maintenant ne peut éteindre, est le gage même de son immortalité.

Il croit au bonheur, il croit à l'amour, il poursuit son désir; voilà pourquoi il s'avance *au-delà* de la douleur, *au-delà* de la solitude, dans un ciel qui le rémunère de ses espérances, vers une éternité qui lui explique ses langueurs.

L'amour est le germe d'où sortira la vie future, floraison de la vie présente. Au foyer du cœur s'allume plus clair le flambeau de l'esprit, et la foi vient plus intense quand on rêve pour la suite des siècles l'union au Dieu « qui est Amour (1) ».

Ceux qui croient, ceux qui aiment, entrevoient dans leur désorganisation, dans la désagrégation, une transformation indispensable, une métamorphose merveilleuse.

(1) Mgr d'Hülst, *Conférence de Notre-Dame*, 1892.

Ils vont dans la tombe, comme le grain va dans le sillon se préparer à former la gerbe superbe.

Tristan. — Que la mort pourrait-elle prendre, si ce n'est ce qui trouble et empêche d'aimer!

Ce n'est point la mort, mais la vie et ses conditions actuelles et mauvaises qui troublent et retardent. La mort dissipe les incertitudes, élimine le temps et l'espace, immole la matière périssable, infirme et défaillante, condamne la part éphémère de nos joies et de nos douleurs. Elle nous mène du relatif dans l'absolu, de l'existence provisoire et imparfaite dans l'existence complète et définitive... Ceux qui aiment, se hâtent — la passion trouve la vie fade et amère et donne à la mort des saveurs puissantes. — Leur main fiévreuse caresse l'œuvre de la destruction,

précipite la disparition prochaine, active le bouleversement des conditions présentes.

TRISTAN. — Mourons pour être inséparables, unis sans fin, sans réveil, sans nom, sans angoisse !

S'anéantir, ou plutôt se survivre sous des lois meilleures, tel est l'espoir, le soutien du cœur pris d'agonie, du cœur pris d'amour. Détruire tout, pour posséder davantage : tels sont la fin et les moyens de la passion ! Également assoiffée d'ivresse et d'oubli, de vie et de néant, elle crie vers la mort !... Au nom de l'esprit qui dompte les tumultes de la chair, elle demande la vie éternelle, un paradis où elle puisse vivre. Au nom de la chair torturée par les aspirations de l'esprit, elle réclame le néant, un vide où elle puisse s'abîmer et se fuir.

TRISTAN et YSEULT. — Anéantissement sans douleur... nuit sans souffrance, sans séparation,

sans rupture, sans nom... toi Tristan, moi Yseult! non plus Tristan, plus Yseult! éternellement unis dans les espaces incommensurables!... Suprême bonheur d'amour!...

Ils aspirent à être prolongés dans l'infini et à être résorbés dans l'univers. Dispersion inconsciente des atomes, béatitude retrouvée au sein de la désagrégation! Ils ont la nostalgie du « Grand Tout » qui recèle la vie, ils inclinent vers le Non-Être qui assure le repos. Tourmentés, persécutés par leur propre existence, ils aspirent à la vie universelle et à l'oubli d'eux-mêmes, ils ont le vertige du gouffre béant, de l'espace incommensurable, où flottent les joies diffuses et illimitées, où vont errer les âmes en peine d'infini!

Las d'eux-mêmes, écrasés par leur individualité, accablés par l'élément brutal

qu'ils incarnent, violentés par la passion qui les possède, forces de la nature, ils demandent à être rendus à la nature qui les a émises, à retourner au sein des énergies primordiales à la masse des puissances aveugles, insensibles et inconscientes.

Le flot remontera vers la source, la flamme vers le foyer, le souffle vers le ciel. Et vers la terre retombera en poussière la chair humaine qui les comprimait. Le cœur, vivante incarnation de l'amour et de la passion, retournera aux éléments qui l'ont formé. L'amour, à l'Être suprême « Qui est Amour » ; la passion, au néant qu'elle appelait (1) !

(1) Viser la possession, c'est rêver l'anéantissement. Le panthéisme dérive directement de la passion. *Tristan et Yseult,* « *drame de la passion,* semble être *le drame du Panthéisme...*

XV.

Ils ont fait le tour de toutes choses, ils ont passé des caresses à la métaphysique, des étreintes aux abstractions.

Ils ont tout dit, et les mots entrecoupés, lancés au hasard, et les phrases subtiles et profondes. Car l'amour a toutes les éloquences et embrasse le cycle du langage, depuis le cri inarticulé, jusqu'aux plus douces inflexions de la parole.

Ils ont balbutié tous les mots, bégayé toutes les langues. Ils se sont grisés de phrases sans suite et exaltés dans les discours sans fin (1). Ils ont tout dit!...

(1) Ne pouvant atteindre l'infini, ils s'attardent dans l'indéfini. Ne pouvant parvenir à l'achèvement, ils demeurent dans l'inter-

Non; rien encore, et tout cela n'était qu'un simulacre. L'amour déjoue et déconcerte qui veut l'étreindre; entre sa circonférence et celle de notre âme, il reste toujours un vide. Tout leur échappe, rien n'est à eux, ils ne posséderont pas, ils désirent à jamais!

Fiévreux et ardents, ils s'agitent, ils ont soif, et rien ne les calme, rien ne les désaltère! Cette nuit d'amour était une nuit d'insomnie et de délire, une de ces nuits interminables et oppressantes, où l'idée fixe obsède, lancine sans relâche (1). Une

minable. La longueur même de ce duo, le sentiment de lassitude qui s'en dégage, montreraient à eux seuls que l'homme n'est pas fait pour vivre de la passion, mais pour en mourir, qu'elle n'est pas un aliment dont il se nourrit, mais un poison qui le torture!...

(1) Dans l'orchestre un indéfinissable malaise, une poignante recherche : La phrase musicale est hachée, haletante, fébrilement agitée par la trépidation des trémolos, par le frissonnement des chromatiques, cahotée par les changements des tons, de rythme et de mesure, soulevée par de longues successions de syncopes exprimant les aspirations inassouvies. L'inquiète poursuite et l'instabilité de

poignante sensation de cauchemar a fini leur rêve. Ils sont restés cloués au sol, figés dans une vague épouvante qu'ils ont pris pour je ne sais quel ravissement!... Ils chantent, ils entrevoient le ciel à travers les tortures, ils se réjouissent; mais tout leur être gémit; et ce supplice, qui alimente leur extase et accompagne leurs hymnes, leur arrache à leur insu (1), malgré leur foi, malgré leur volonté, des plaintes aussi, et des soupirs et des sanglots.

L'amour s'est emparé d'eux, et leur

la possession dans la persistance du désir, les élans de l'âme vers l'insaisissable. Et pour rendre cette persistance du désir, sans la possession qui se dérobe, cette ténacité d'idée fixe, obsédante et cruelle, revient lancinant et tenace un même motif dont l'accent d'abord triomphant et victorieux revêt bientôt un caractère dominateur et implacable.

(1) Se disent-ils tout cela non ! Leurs lèvres mentent, leur imagination s'abuse. La passion est réfractaire à l'analyse, elle est avant tout, naïve, spontanée inconsciente dans l'invention ingénieuse et subtile, mais incapable de se décomposer elle-même. La première condition pour se connaître est de se posséder...

suggère qu'ils sont heureux, qu'ils en sont ivres. En proie à une crise terrible et sublime, ils ont proclamé le bonheur avec des cris de détresse!

Ils montent, mais les pierres roulent sous leurs pieds meurtris, et, parvenus sur les derniers sommets, ils ont demandé à disparaître dans l'écroulement de la montagne qu'ils venaient de gravir!

A de pareilles hauteurs, l'air se raréfie, le souffle manque. Cet amour, ce ravissement sont trop aigus et trop intenses pour la nature de leur être. Fatigués d'agoniser, ils cherchent la porte assez large pour les laisser s'enfuir d'eux-mêmes, pour frayer une route au sentiment si disproportionné, à la gorge étroite, à l'impasse resserrée dans laquelle l'humanité est engagée. Ils ont demandé à mourir, ils ont imploré la paix. Mourir! aller loin

de soi! mourir! Car l'amour appelle la transformation totale, le renouvellement incessant, dut-il amener la destruction, l'abolition définitive!

Plus de Tristan! plus d'Yseult!

L'empressement de se nommer, la surprise de se reconnaître, la joie primitive de se désigner, de se distinguer entre tous, est devenue une mystification étrange, une inconcevable dérision. Ils s'aperçoivent que l'empreinte dont ils scellaient leur union est cela même qui les enferme et les retient.

Plus de Tristan! plus d'Yseult!

Revirement subit, inattendu et pourtant inévitable. Ils vont se haïr, se prendre en aversion secrète et inconsciente. Pour s'atteindre, il leur faudrait anéantir leur

personnalité, anéantir leur moi, attaquer leur existence respective.

Yseult. — Ce petit mot « et », la mort le détruirait-il?

La mort l'efface-t-il? Dans la vie, il relie et il sépare, il indique le rapprochement, la juxtaposition, l'union, mais il repousse l'idée d'unification. Il demeure entre les deux êtres qui s'étreignent sans pouvoir se broyer assez pour devenir méconnaissables, sans pouvoir se broyer assez pour ne faire qu'un seul être.

« Tristan! Yseult! » Et leurs accents vainqueurs sont devenus déchirants au toucher de ce point de contact; point douloureux qui révèle leur individualité, indique le siège de leur mal.

Supplice de l'homme voué à l'amour et à la solitude! ils sont ensemble et ils

se cherchent, ils se contemplent et ils n'arriveront pas à se voir, ils se poursuivent et ils ne s'atteindront pas.

En vain voudraient-ils perdre le sentiment de la personnalité en conservant la pleine conscience du bonheur (1). Le rêve en est impossible.

L'homme reste *seul* et *condamné à lui-même*, abandonné aux inanités de l'extase et aux langueurs stériles de la contemplation. Nulle délivrance; dans l'amour son individualité le hante et dans la mort son âme le poursuit.

. . . .

Dès que les lèvres l'ont touché, le visage

(1) Seul correspond à ce rêve le dogme mystérieux, enseignement d'une Trinité puissante et heureuse à l'infini, parce que les personnes qui la composent, *subsistent* et *disparaissent* dans les profondeurs d'une éternelle contemplation ; la flamme qui les fond l'une en l'autre ne cessant d'alimenter le foyer de leur vie respective...

qui attirait devient la muraille déconcertante et impénétrable. Car les caresses servent à rendre l'empêchement plus vivant et véritable, à établir d'une manière palpable et matérielle que l'on n'ira pas au-delà, et qu'ici l'imagination doit borner son essor.

Les enterrés vifs enfoncent leurs dents et leurs ongles dans le bois et dans la pierre. L'homme qui aime se débat dans un sépulcre inexorable, et son corps convulsé portera des meurtrissures et des traces sanglantes.

Objet d'amour, à la fois but et obstacle! Pour s'en emparer, il faudrait le détruire sans le perdre, dans l'étreinte presser les parois de l'être, comme le pressoir foule la grappe (1).

(1) Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait, qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes

Cœur humain, fontaine scellée! La source, qui est la substance de l'être, est à jamais captive. Cœur humain! Vase d'airain que nul brasier ne peut fondre, et cristal fragile que brise le poids de nos rêves!

. . . .

Anéantissement dans l'union, destruction dans la possession, interminable poursuite, éternelle attente : *le Moi* est la barre rigide qui vient rompre toutes nos amours!

manières et comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre... Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour divin : prenez, mangez ceci est mon corps, dévorez, engloutissez non une partie, non un morceau, mais le tout. (BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile,* XXIVe jour.)

XVI.

Marck. — Tristan m'a trahi!

La consternation accable en présence des ravages causés par la passion.

Elle passe et la terre se stérilise...

D'où vient-elle? Où va-t-elle? Sa trace est la dévastation.

Le père de famille fait le tour du champ dont la moisson a disparu. Les blés sont couchés, l'herbe est fauchée, les arbres sont arrachés, il ne reste que le sol aride. Trombe ou cyclone, quelle tempête, quel ouragan ont excité le ciel contre la terre. Il n'y a plus que des débris.

Quelle est donc cette force inconnue?

ce souffle puissant qui, à certaines heures, terrasse les plus forts, intimide les plus braves, ternit les plus purs, qui les abat et les soulève tous !

Marck. — Voyez le plus fidèle de tous les fidèles, le plus ami de tous les amis.

Le grand fléau nous jette meurtris parmi les ruines de toutes choses : ruines de ce qui fut la société, la famille, la vertu conjugale, l'amitié sainte, la piété filiale ; ruines de la loyauté, de l'honneur et de la foi jurée.

Marck. — Où se trouve la fidélité ? — Où sont l'honneur et la loyauté ?

XVII.

Marck. — Cette femme merveilleusement noble qui eut osé la voir, la connaître, la nommer sienne, sans être heureux... Elle devait ravir mon âme !...

La passion méprise et rejette parfois l'objet qui lui a été livré. Le pur amour ne se lasse point de respecter l'être qui se dérobe à lui. Il se retrempe dans le type exemplaire, idéal, que nulle perturbation accidentelle ne saurait ébranler, que nulle dégradation individuelle ne saurait avilir.

Marck pleure, et dans son trouble, dans son émoi profond, il semble oublier qu'il est le plus atteint, il semble confondre son malheur dans le malheur plus grand de ceux qui trahissent et ses épreuves

dans le désastre plus vaste où sombre l'humanité entière. Ses larmes jaillissent au loin vers les causes de la douleur, vers *le mal* dont elle émane. Mobiles inavoués qui poussent les hommes à se torturer entre eux, pensées criminelles et incompréhensibles qui les inspirent quand ils vont étancher leur soif de posséder, leur soif de jouir, dans la coupe amère remplie par la douleur de ceux qu'ils ont dépouillés, désespérés !

MARCK. — A l'endroit le plus tendre, le plus béant, je fus atteint à n'en jamais pouvoir guérir. Maintenant dis-moi pourquoi m'as-tu atteint ainsi ?... Pourquoi cet enfer dont aucun ciel ne sauve ?... Pourquoi cette honte que rien ne peut racheter ?...

Il est trahi ; sa douleur est l'effondrement des espérances permises, elle représente les droits *légitimes* que l'homme a de souffrir et de se plaindre.

La dignité survit aux affronts, s'affirme dans les outrages. Privé de toute affection, lésé de tout droit, dénué de toute joie, on peut remplir le monde de plaintes si nobles, qu'elles couvrent les chants les plus beaux du bonheur et de l'amour. Le drame de la folie humaine avec ses misères et ses splendeurs se déroule, mais la sagesse a des dimensions immuables, elles serviront toujours à mesurer nos faiblesses.

Voici le roi Marck ! voici l'âme des sages, des philosophes qui sondent les replis de l'âme humaine, l'âme des psychologues et des moralistes qui en étudient les rouages et tremblent devant son mécanisme étrange.

Voici l'âme des innocents et des justes, qui refusent de croire au mal, et voudraient à jamais l'ignorer; voici l'âme

des saints, pénétrés d'une religieuse terreur, d'un trouble poignant, parce que leurs frères peuvent s'appeler parjures, traîtres, menteurs et ingrats.

Marck. — L'as-tu fait vraiment?... l'as-tu prémédité aussi...

La raison, la conscience se dresse en face de la perversité et surprend les aberrations de l'esprit, les dissolutions du cœur. Elle demande compte, elle sollicite par une interrogation impitoyable et anxieuse.

Pourquoi?... pourquoi?

Redit Marck avec angoisse, avec insistance.

XVIII.

Rien ne peut rendre la noblesse morale, la beauté plastique des attitudes, dans le moment solennel où Marck se dresse en face de Tristan. Point de honte, point d'indignation, le sang-froid aussitôt recouvré, le calme subit où le sang bouillonnait tout à l'heure, la pudeur jetant instantanément ses voiles.

Yseult s'est caché le visage. Tristan a déployé son manteau, d'un geste superbe l'a recouverte tout entière, l'a soustraite à la lumière.

TRISTAN. — Pour la dernière fois une journée vide!... fantômes du jour! rêves du matin! illusoires déserts! disparaissez! éloignez-vous!...

Le jour a paru. Tristan, assailli par les lueurs funestes, arraché à ses visions, à ses rêves, à sa nuit bien-aimée, est rejeté dans la réalité et il agit.

Dans un brusque sursaut, la virilité, la vaillance du héros se sont réveillées. Avec une hardiesse guerrière, une assurance de vainqueur, il défend Yseult, il la dérobe à tous, il la cache pour affirmer hautement son droit de la garder à jamais.

. . . .

Tristan et Marck se considèrent, tous deux fiers, souverainement nobles, ils se mesurent et se savent redoutables, invincibles.

Tristan n'est pas un amant surpris, Marck n'est pas un époux trahi : deux idées nécessaires et contradictoires se heurtent et se défient. Deux puissances

sont en présence, les plus formidables qui soient au monde! à savoir :

La fatalité du devoir et la fatalité de la passion.

. . . .

. . . .

MARCK. — L'impénétrable, le profond mystère qui l'expliquera?

TRISTAN. — O roi, je ne puis te dire cela, et ce que tu demandes, tu ne pourras jamais l'apprendre!

Leur voix s'assourdit, se décolore, semble reculer en des points de leur cerveau que leur pensée n'aurait jamais atteints. Elle devient morne, terne, revêt des accents abstraits, impersonnels; et tandis qu'ils se parlent et s'approchent, ils paraissent se taire plus profondément, s'éloigner davantage. A jamais absents du lieu où ils se rencontrent et des rapports qu'ils échangent; impassibles, im-

muables, à jamais ignorants des fatalités qui les conduisent et les séparent !

MARCK. — L'impénétrable, le profond mystère, qui l'expliquera ?

La « phrase fatale » est tombée entre eux, jetant l'incompréhensible et l'irréparable. Elle est tombée plus lourde, plus accablante.

Ce que Tristan a fait, est fait, rien n'en effacera les conséquences, rien n'en découvrira les mobiles.

L'angoisse du roi subsiste et l'éternel secret est enseveli.

TRISTAN. — Ce que tu demandes, tu ne pourras jamais le savoir !

Tristan ne répond rien et ne cède point. A la menace et à la mansuétude, la passion oppose la persistance, la ténacité, l'obstination.

Des cendres qu'elle amoncèle, on la voit renaître plus ardente et l'eau qu'on lui jette devient flamme! L'épouvante qu'elle soulève, les douleurs qu'elle éveille n'interrompent pas son œuvre, et l'indignation publique, la réprobation ouverte confirment son existence, lui assurent dirait-on une carrière officielle, une raison d'être reconnue. Ouvertement, hautement Tristan affirme ses droits :

Tristan. — Là où va maintenant Tristan, veux-tu, Yseult, le suivre?..

Yseult. — Là où est la maison, la patrie de Tristan, j'irai fidèlement, conduite par le chemin qu'il m'enseignera!

Les deux puissances qui gouvernent le monde resteront inébranlables sur leur trône d'airain. Elles continueront de régner. Et la passion qui ravage et la conscience qui se trouble, et ceux qui croient

au devoir d'interroger, et ceux qui le bravent de ne savoir que répondre. Et la conscience de vouloir exiler la passion, et la passion d'ordonner aux hommes de la suivre!

XIX.

Tristan. — Ce pays n'est pas éclairé par le soleil, c'est le pays nocturne d'où ma mère m'a envoyé, quand, mourante, elle me mit à la lumière du jour... Là était la montagne d'amour, l'empire miraculeux de la nuit d'où un jour je fus réveillé... c'est cela que je t'offre, c'est là que je te précéderai...

Tristan chassé du royaume de Marck, banni du rivage où ses actions, ses exploits en firent un héros, va retourner là-bas, se reposer, mourir dans le pays natal qui le vit sortir du néant, de l'oubli, de la nuit, qui entoure la naissance des hommes, comme elle environne leur mort. « *Le pays nocturne* », les brumes flottantes, les vapeurs grises l'attirent

et le rappellent. Les entrailles de la « montagne d'amour » s'entrouvrent pour le reprendre dans leurs obscures profondeurs, car l'homme qui a aimé a achevé sa tâche et n'a plus que faire sous le soleil.

Chassés de Cornouailles, Tristan et Yseult iront se réfugier dans « *le royaume lumineux de la nuit :* » Landes indécises, presqu'île embrumée et incolore, atmosphère des poésies mystérieuses et des légendes reculées.

Et ils s'endormiront du sommeil éternel et enchanté qui est le sommeil *de la nuit des temps*.

(FIN DU DEUXIÈME ACTE.)

ACTE III.

(Au château de Tristan en Bretagne. Tristan est couché. Kourvenal le veille, un pâtre joue du chalumeau.)

TRISTAN. — La vieille complainte que dit-elle? — Où suis-je?

Que dit-elle?.... Voix du passé, vieille légende, éternelle plainte, elle dit : les temps sont écoulés, l'homme a aimé, il peut enfin mourir.

Où suis-je? Voici la demeure familiale où Tristan vient mourir après avoir aimé, où son père et sa mère sont morts après lui avoir transmis le funeste héritage. La vie est une flamme qui ne peut s'éteindre. Propagée par la mort, elle court

de l'un à l'autre, dévorante, éternelle comme la flamme de l'enfer.

Où suis-je?... Voici la tombe inévitable des hommes. Qu'ils meurent! Dans l'espace l'homme n'occupe qu'un point. Qu'il le cède! D'autres suivent, prêts à s'acharner et à défaillir. D'autres suivent, qui vont se tordre un instant et périr; ainsi la branche pleine de sève frémit et se calcine dans le bûcher qui flambe. Qu'ils meurent! Dans le temps l'homme ne vit qu'une heure, chaque minute s'écoule. Ainsi l'huile brûlante s'égoutte et s'épuise dans la lampe qu'elle alimente!

La vie est infatigable, son feu est éternel. Les hommes passent. Elle demeure..

Dans l'horizon noir, la flamme du désir se maintient à la même hauteur. Par un sacrifice perpétuel, toujours renouvelé, elle se maintient également haute au mi-

lieu des gémissements ininterrompus. Le désir est un Moloch terrible! il exige tous les hommes dans l'incandescence de ses flancs, il les réclame pour une vaste hécatombe; et pour lui, ils naissent, ils s'éveillent au soleil!

Sous la possession qui se dérobe, sur le bûcher qui s'affaisse, se tordre et disparaître! Dans l'étreinte vaine user toutes ses forces et mourir de l'effort! Dans la renonciation de chaque minute perdre l'heure de vie qui s'écoule! Dans l'infiniment désabusé refouler les aspirations sans fin! Et remplir de larmes les mains vides qui se tendent! désirer, mourir à son désir, mourir de désirer! Voilà l'homme, et sa vie et sa mort, ses impatiences et son seul repos!

Où suis-je? Voilà la place où des myriades d'êtres se succèdent, interminable

migration, procession monotone, conduite par le désir et poussée par la mort.

Et de ces myriades d'êtres qui auront passé, disparu sans nom, car ils sont tous pareils, il ne restera qu'une trace lumineuse, la trace de la douleur, qui aura fait l'âme humaine impérissable!

TRISTAN. — Faut-il ainsi le comprendre, vieille et sérieuse mélodie avec tes sons plaintifs?...

Par les vents du soir, inquiète, tu pénétrais jusqu'à moi, quand jadis à l'enfant la mort du père fut annoncée.

Par l'aube grisâtre, toujours plus inquiète, tu me cherchais quand le fils apprit le sort de sa mère...

Quand il m'engendra et mourut. Quand elle, mourante, m'enfanta, la vieille mélodie plaintive, inquiétée par le désir, vers eux pénétra aussi, gémissant à leurs oreilles.

Elle m'interrogea un jour et maintenant m'interroge encore :...

Pour quel sort suis-je né?... pour quelle destinée? la vieille mélodie me le dit de nouveau :

Désirer et mourir! Mourir de désirer!...

II.

La voix du mousse dans les cordages chantait les présages funestes, les mauvais rêves de tous les temps; hardie et assurée, elle annonçait que l'homme doit tout redouter, elle ouvrait la *Révélation*.

Sur la grève, le chalumeau du vieux pâtre note les funestes réalités qui ont saisi chacun tour à tour; il raconte que l'homme a tout enduré, il fixe la *Tradition*.

Le regard du prophète parcourait l'espace, sondait l'avenir; la rude brise poussait le navire rapide au devant de la destinée. Sur le rocher désert et agreste,

sur le récif hérissé qui est le rivage, le poète est assis. Il attend, il interroge anxieux et attentif. Le flux et le reflux des vagues cadencent son rythme, le flot montant lui apporte l'inspiration, les événements s'écoulent, et il scande à mesure, selon que, à ses pieds, il verra une épave, ou, au fond de l'horizon, une voile.

Un enfant et des mots vagues, inintelligibles presque, ont dit naguère ce qui n'était pas encore; des sons inarticulés disent maintenant ce qui n'est plus et vont dater les vieilles choses oubliées, perdues...

Quand le prophète a cessé de crier, le barde ramasse un instrument. Le bois survit à la chair et le fragile roseau prolonge notre voix. Le pâtre meurt, un autre viendra souffler les mêmes notes; la mélodie se transmet à travers le temps, l'histoire qu'elle module est éternelle; les

circonstances se succèdent, la mesure presse ou ralentit, mais l'air ne change pas, le thème est immuable.

Hésitant et docile, il souffle le pâtre. Il ne sait rien... mais il attend ; il guette, prêt à la joie et à la douleur, à l'enthousiasme et à la mélancolie.

LE BERGER. — Dis-moi donc, vieil ami, qu'y a-t-il sur notre maître?...

KOURWENAL. — Laisse... tu ne pourrais jamais comprendre.

Et ainsi l'instrument inerte, l'inspiration aveugle nous accompagnent, sans comprendre et sans se tromper. Intuition du poète, pénétration fatale, mélancolie constante, mélodie attentive qui transcrit nos souffrances une à une, en établit la tradition, en confirme la révélation, en perpétue le rythme implacable! Le génie

inconscient des poètes fixe la vision inachevée du prophète.

Pressentiments et réminiscences, révélations obscures et traditions douteuses! Tout événement est pris entre un voyant et un rapsode, entre un songe et un mythe, enfermé entre l'expression obscure, les mots vagues d'une attente incertaine, et l'expression musicale, inarticulée, d'un souvenir perdu. Prophéties ou légendes, l'histoire est soufflée par le poète.

Qu'est-ce que la poésie? — La conscience d'un monde passé et d'un monde à venir, disait lord Byron.

Et qu'est-ce que la vie humaine, sinon un jour grisâtre, écoulé entre une aube indécise et un crépuscule flottant!

Tristan. — Là, où j'ai séjourné, je ne puis te le dire, je n'ai pas vu le soleil, ni le pays, ni les habitants, mais ce que j'ai vu, cela je ne puis le

dire... J'étais là, où je fus toujours, où je vais pour toujours... dans le vaste empire de la nuit des mondes... une seule science là-bas nous est propre : le divin, l'éternel, l'originaire oubli ! . . . .

— J'étais dans le néant infiniment nul et tranquille ; j'ai été jeté tout à coup dans le carnaval étrange —

P. Valéry.

III.

Maintenant Tristan est seul, attaché sur le roc aride, voué à l'indicible souffrance. Au flanc, l'arme de Melot; au cœur, le bec rongeur du vautour, les serres du désir qui tenaillent, qui fouillent et font sans cesse mourir et renaître.

Tristan. — Ce que je souffre, cela tu ne peux le souffrir... ce terrible désir qui me ronge. . . . .

Le feu du ciel, qui échauffe les dieux, brûle les hommes. Tristan a voulu jouir d'un bonheur infini, mais il a dérobé la flamme qui ne s'éteint plus. La torche renversée par Yseult est rallumée en lui. Brasier infernal qui désormais lui dévore

la moelle des os, lueur sinistre qui le rejette éternellement hors de la nuit où l'on repose, où l'on oublie!

TRISTAN. — Malheur. Maintenant, croît à mes yeux, pâle et inquiet le retour fougueux du jour brillant et illusoire. Les lumières se réveillent à la tromperie et à l'erreur de mon cerveau. Journée maudite avec tes lueurs! seras-tu éveillé éternellement à ma douleur! brûle-t-elle éternellement cette lueur qui même la nuit me chassait loin d'elle! La lumière! oh! quand s'éteindra-t-elle? Quand fera-t-il nuit!

Des douleurs atroces et fulgurantes traversent l'orchestre. Et l'on entend des cris sauvages. Ce cri de bête est le cri de l'homme; le cri le plus humain qui ait jamais ébranlé poitrine humaine; le cri de rage qu'il pousse quand on lui arrache l'amour dont il croyait s'assouvir. . . .

IV.

Tristan. — Ce breuvage, ce breuvage! Ce terrible breuvage!... comme du cœur au cerveau fougueusement il me pénètre!

Aucun salut, aucune mort douce ne peut me délivrer de la misère du désir. Nulle part, ah! nulle part, je ne trouve le repos! La nuit me rejette au jour pour des douleurs éternelles — le regard du soleil va se repaître de mon mal. — Oh! le soleil avec ses rayons qui dardent, comme il consume mon cerveau par son brûlant tourment. — Dans la brûlante défaillance de cette ardeur, ah! point de nuit rafraîchissante, aucune ombre! . . . . . .

Pour cette angoisse douloureuse et terrible, quel baume pourrait me procurer le soulagement! . . .

L'épouvantable breuvage qui m'a fait connaître l'angoisse et la peine, je l'ai préparé moi-même avec les besoins de mon père, avec la douleur de ma mère, avec les larmes d'amour d'autrefois, et

de tous temps avec les rires et les pleurs, avec les délices et les plaies. J'ai trouvé le passoir, la substance de ce breuvage... Je l'ai brassé... Il a coulé en moi, je l'ai goûté en savourant les délices.

Maudit soit cet effroyable breuvage ! Maudit, qui l'a préparé!.....

... Mais qui accuser et maudire dans cette hérédité implacable! qui atteindre parmi tous ces êtres solidaires les uns des autres, également innocents et coupables, châtiés de crimes qu'ils n'ont point commis et reversant sur d'autres le châtiment de leurs propres crimes ! .

Des yeux du premier homme une larme jaillit, et toutes les larmes se mirent à couler sous la sonde aiguë de la première douleur.

Au milieu de la nature grave, le rire du premier homme a retenti, et un rire inextinguible a tout ébranlé, prolongeant

l'ironie cruelle, la détresse amère, le plaisir illicite et éphémère.

Et de cette larme, de ce rire, de cette première détresse et de ce premier péché, du premier besoin de douleur et de plaisir, de la langueur et de la curiosité, de la révolte et de la sensualité du premier homme et de la première femme déjà las et blasés, a coulé au breuvage, un poison qui est devenu le sang fiévreux et corrompu de tous les hommes.

L'hérédité agit, la transfusion s'opère, mystérieuse et sûre. Le philtre, brassé par le crime originaire, s'infiltre de génération en génération. L'intoxication ne s'atténue point, les tortures ataviques se perpétuent sans rémission.

Toujours la même ivresse monte du cœur au cerveau, et la même expiation descend les âges. Avec les voluptés et

avec les angoisses, avec les délices et avec les gémissements, la coupe s'emplit et les artères s'enfièvrent.

Le même soleil éclaire les hommes et découvre leurs peines. La même chute les fait ramper tous à la surface brûlante de la terre :

Tristan. — Je l'ai brassé... il a coulé en moi!... Je l'ai goûté en savourant les délices!... Maudit terrible breuvage! Maudit qui l'inventa!...

Qui accuser et maudire!.... Ils sont tous responsables sous la punition qui s'obstine. L'invention du père est reprise par tous les fils; ils font valoir l'héritage.

Avec les détresses et avec les désirs des ancêtres, « les rires et les larmes d'autrefois et de toujours », ils préparent, ils composent leur propre existence, ils amalgament leur sang, ils compliquent leur misère, ils enveniment l'antique blessure.

Tristan. — Je l'ai préparé moi-même avec les besoins de mon père, avec les détresses de ma mère... avec les larmes et les rires d'amour d'autrefois, de toujours...

Nous ne cessons d'utiliser le pernicieux secret; nous ne cessons de reprendre l'œuvre fatale entreprise jadis.

Voilà pourquoi tous les siècles sont maudits dans la malédiction primitive.

Voilà pourquoi tous les hommes expient le désir qui naquit dans le premier homme, pour rajeunir, pour se raviver dans tous les cœurs.

Tristan. — Aucune douce nuit... aucun repos!

Le père engendra tous leurs besoins, et la mère les enfanta à toutes ses douleurs!

V.

Kourwenal. — Tu gisais comme mort depuis le jour où Mélot te fit cette blessure (1); — cette cruelle plaie, comment la guérir?...

Il souffre en partie double et l'on ne sait de quelle fièvre monte son délire! Le fer et la passion ont également lacéré sa chair; ses blessures ne forment qu'une plaie qui le couvre tout entier; le désir

(1) Cette plaie de Tristan, on est entraîné à la comparer à la plaie d'Amfortas. Pour Amfortas : douleur intime et mystérieuse qui vient du remords, de l'impression d'une souillure. Il est rongé par un mal intérieur dont le siège est dans son âme déchue et ulcérée; il souffre dans le tréfond, où sont nos convictions, notre foi, où poussent les racines mêmes de la vie morale. Il gémit dans la lucidité, dans la claire vue de la conscience recouvrée ; il expie, il était responsable.

Tristan est encore et plus que jamais aveuglé, il est le jouet de la fatalité, il est empoisonné par un philtre, il crie dans le dé-

mord comme le fer; laboure le corps, comme la charrue ouvre un sillon. Tristant n'a au résumé qu'une blessure par où s'échappent tout son sang, toutes ses énergies, toute sa vie; une seule blessure dont il meurt, si Yseult ne vient l'en guérir!

TRISTAN. — Cet effroyable désir qui me consume, cette brûlure qui me dévore... si je pouvais l'exprimer, si tu pouvais la comprendre, tu n'attendrais plus ici vers le Château, il faudrait que tu coures, et avec tous les désirs, toutes les aspirations tu irais épier les voiles qui se gonflent, qui poussent Yseult vers moi!...

sir renouvelé, tandis qu'Amfortas gémissait dans le repentir. Amfortas est blessé par le *Péché*, sa blessure ne se ferme pas, il ne peut mourir. Tristan est blessé par la *Passion* qui tue la chair et précipite la fin de l'homme, — le péché, conséquence morale de la passion, le poursuit hors de la vie matérielle. La mort n'a pas le pouvoir d'en ôter la trace, elle serait ineffaçable sans l'intervention divine. Pour guérir Amfortas, il fallait le contact de la lance qui avait touché le Rédempteur et que devait reconquérir un homme pur... tandis que la Passion, cause du péché, s'éteint avec la vie. Tristan va être délivré par la mort.

VI.

TRISTAN. — Le bateau! le bateau! ne le vois-tu pas encore?...

L'attente de Tristan est un écrasement, un affaissement sur lui-même contre lui-même du poids immense, de la force accablante qui furent l'Amour.

Il a été heureux, il a aimé. Souffrance irréparable faite de bonheur perdu, poignant espoir fait de regrets irrémédiables!

Pour Yseult c'était un déploiement, une projection impétueuse de tout l'être hors de soi-même, au devant de la jouissance prochaine et assurée; c'était la hâte triomphante qui touche l'objet du désir, le pos-

sède déjà et, par anticipation, exulte et jubile. Le désir embrasait la femme à la manière dont un incendie dévore un édifice superbe. Si l'on ne savait que c'est la destruction, on s'imaginerait que c'est une fête et que le monument s'illumine et se pavoise. Mais il va s'effondrer. De même va s'effondrer le cœur qui flambait d'amour. Voici Tristan! Son désir fume sur un écroulement. C'est une flamme rouge qui semble sortir de terre, jaillir de l'amas de ruines qui pèsent sur les cadavres broyés et noircis; ce sont les plaintes qui hurlent dans les décombres ensanglantés, dans les débris de pierre mêlés avec des débris d'homme.

L'amour de la femme est une initiative généreuse et confiante. Yseult paraissait égarée, éperdue en une radieuse ivresse, en une folie mensongère. La femme dé-

sire dans une sorte de rêve. Elle caresserait au besoin une fiction, une chimère; elle s'alimente de divinations et de presciences. Son imagination, ses nerfs, sa volonté s'exaltent dans la conviction fanatique et irraisonnée d'un bonheur inconnu. L'amour de l'homme est une expérience; son bonheur, une habitude qu'il ne veut point laisser. Il se souvient des joies récentes pour vouloir des joies nouvelles. Le désir de Tristan s'alimente d'une réalité, il veut ressaisir une proie, posséder encore, parce qu'il a possédé, satisfaire des sens exaspérés à jamais.

Pour Yseult, illusions, hallucinations, précipitation jubilante. Pour Tristan, furieux égarement, délire terrible, espoir farouche...

Le désir les a conduits de la fièvre de l'imagination à la fièvre des sens; de la

splendeur à la ruine, de l'embrasement à l'écroulement, et de l'ivresse de posséder aux angoisses de l'expiation.

Tristan. — Cet effroyable désir!... cette brûlure... maudit terrible breuvage!...

Et chez l'un comme chez l'autre, à un moment donné il y aura même insouciance, même imprévoyance.

Yseult a précipité la torche allumée et s'est écriée :

Dût-elle éteindre le flambeau de ma vie, je la jette sans crainte!

A l'approche d'Yseult, Tristan va arracher ses bandages; dans une sorte de bravade frénétique, exciter son sang à couler.

Tristan. — Mon sang coule gaîment; Yseult approche pour mon salut! Qu'il passe le monde, dans ma hâte jubilante!

Holocauste qui achève de l'immoler, de le consacrer; raffinement instinctif qui

vise un redoublement de souffrance, au moment même où il croit atteindre le paroxisme de la félicité! Et puis, on l'a déjà dit : dans sa hâte de jouir, le désir passe sur la douleur, et dans sa joie de vivre, rit de la mort!

VII.

KOURWENAL. — Je respire, il vit... comme il entr'ouvre les lèvres !

L'amour, la douleur ont peine à laisser le corps de l'homme. Yseult est lente à venir, Tristan est long à mourir. Il continue à se débattre sous les étreintes de la solitude, de l'abandon et de l'attente.

. . . .

Et cependant, des réminiscences des anciens motifs reviennent confusément. Tour à tour la « phrase fatale » qui ne fait pas grâce, puis ce qu'ils chantaient ensemble « dans la nuit », et le bruit du philtre se transvasant de la coupe dans leur cœur. Ainsi dans la mémoire

troublée des dernières heures les souvenirs de toute la vie se rencontrent et se croisent. Débris, fragments, épaves qui flottent, surnagent çà et là dans le naufrage des idées, dans le vague du cerveau faible à concevoir de nouvelles pensées, à former de nouvelles images.

Et tous les souvenirs se ramènent à l'idée unique, toutes les images reproduisent le même fantôme : l'amour seul flotte, et surnage dans le naufrage des existences.

VIII.

Voici l'apaisement, l'approche de la « guérisseuse » et tous les signes avant-coureurs de la mort qui la précèdent.

Longtemps avant qu'elle n'ait paru, Tristan la regarde s'avancer et lui sourire.

Tristan. — Comme elle me fait signe... Ne la vois-tu pas encore? Auguste et divine elle passe par les champs de la mer... sur des vagues ravissantes qui réjouissent comme des fleurs; elle vient doucement amenée vers la terre, elle me sourit!... Consolation et repos! dernier rafraîchissement!...

La mort, comme le désir, a ses hallucinations et ses rêves; dès lors Tristan

devine Yseult dans l'inconnu, il la contemple dans l'invisible, il s'affranchit des lois du temps et de l'espace, il commence à mourir, à savoir! Tristan entre peu à peu *dans la nuit éternelle.* Les mourants sont des « voyants », leur regard terne ne reflète plus la lumière extérieure, mais fixe des clartés ignorées. Les perceptions s'affinent, les sens se glorifient dans l'exaltation insensible de la matière.

TRISTAN (1). — J'entends la lumière!...

Une radieuse vision l'éblouit intérieurement. Il pressent des douceurs infinies, des consolations sans bornes, il perçoit des promesses rayonnantes. Telles de miraculeuses apparitions se penchent, ayant en

(1) Yseult est arrivée enfin et Tristan, affaissé entre ses bras, meurt.

leurs mains tendues des faisceaux de lumière!

Il a entendu, il a compris! La vie et la mort s'éclairent et resplendissent. Il est heureux d'avoir aimé, heureux d'avoir souffert, et il sourit à la dernière rencontre, à l'union *in extremis* qui fera taire son désir.

. . . .

Alors, pareillement, les vibrations de l'orchestre nous éblouissent, et l'on entend comme le rayonnement des ondes astrales irradiant dans l'éther. On croit percevoir le frôlement, à travers l'espace, de la clarté qui se dégage des mondes. L'ouïe subtilisée est devenue *un regard;* les régions supérieures de la vision lui sont ouvertes et rendues accessibles.

. . . .

« *De la lumière !* » criait Goethe mou-

rant. — *J'entends la lumière* » s'écrie Tristan.

Tout être qui meurt et tombe dans la nuit, tout être qu'environnent les ombres de la mort, aspire vers la lumière dans un effort suprême, désespéré et vainqueur, ses dernières forces rassemblées et tendues vers le monde obscur où tout sera *Vision* et *Amour*, vers le monde invisible où la Lumière incréée se mettra à nous parler, à nous répondre dans un foudroyant éblouissement !

Et dès maintenant, que toute beauté devienne un son qui transporte et enchante; que tout devienne un ravissant concert, une harmonie sacrée ; que toute la vie se passe dans la musique divine et perpétuelle.

« Que tout soit musique ! » disait Platon. Oui, que tout soit harmonie ! Que la vie

et tout mouvement, toute vibration, nous ébranlent et résonnent, deviennent, en nos âmes, instruments justes et sensibles aux échos divins, les vibrations de la pensée, de l'amour et de l'enthousiasme.

Oui, tout est vibration, tout est musique, tout est harmonie, et il faut l'entendre!

Le Verbe, qui est *la lumière* du monde, est *une Voix;* elle doit rassembler tous les hommes !.

IX.

YSEULT. — Cette plaie, laisse-moi la guérir... que nous puissions encore partager la nuit! — Ne meurs pas de cette blessure, que sur nous deux unis la lumière de la vie s'éteigne!

Yseult s'agenouille, prosternée sur le corps de Tristan. On dirait un autel et une prêtresse qui s'offre. Elle accomplit les derniers rites, célèbre les derniers mystères.

La « phrase fatale » se déploie lentement et s'affaisse, les ensevelit, consacre leur mort commune.

La mort d'Yseult sera la conséquence naturelle et comme le résultat de la mort de Tristan :

On ne survit pas à l'amour perdu. La mort, en nous arrachant « les os de nos os et la chair de notre chair », nous détruit. Et nous sommes entraînés à la suite de ceux qui étaient notre principale raison d'être.

On ne survit pas à l'amour perdu. Et si le jour nous reprend, si l'action nous ressaisit, c'est que nous n'avons pas assez aimé!

Yseult. — C'est moi, c'est moi, le plus doux des amis, n'entends-tu pas... Yseult t'appelle!...

Le lamento d'Yseult ressemble à un visage immobile et inondé de pleurs. Rien n'est plus immuable et plus émouvant; la beauté plastique du marbre vient fixer les palpitations de la chair.

Diaphanes, adhérentes, les fluidités de l'orchestre l'enveloppent et la voilent. Son

désespoir a l'empreinte du détachement suprême, ses regrets flottent dans la sérénité!

L'agonie affreuse de Tristan semblerait avoir mis en elle le sourire ineffable qui succède aux dernières angoisses. Béatitude de ceux qui n'offrent plus de prise à la souffrance, et n'ont plus de la vie qu'un souvenir atténué et perdu!

Brangaine. — Yseult, écoute-moi... Ne nous entends-tu pas!

Yseult évanouie, inanimée, est encore une fois distraite à tout ce qui l'entoure, incapable de s'intéresser aux réalités environnantes. Ainsi déjà, lors de l'absorption du philtre, mais combien différemment!... Sous l'influence du poison, sous l'envahissement de la passion, se produisait le retrait en soi propre aux extases;

et dans le mépris inconscient et profond de la vie commune, dans l'impossibilité d'y participer désormais, dans l'orgueil et l'égoïsme de devenir des êtres à part et privilégiés, ils s'annihilaient en eux-mêmes.

. . . .

Mais voilà que, maintenant, dans un ravissement d'essence supérieure, Yseult se lève, s'élance hors d'elle-même, dans l'enthousiasme communicatif, dans l'ardeur active et féconde qui consomme les visions extatiques. Le motif lancinant du duo s'élargit, se dilate en une hymne vaste et circulaire qui s'adresse à la nature et convie l'humanité.

Yseult. — Voyez-le, amis, ne le voyez-vous pas?..

Tristan provoque dans son regard une admiration désintéressée. Complètement

détachée d'elle-même, plus que jamais vouée à l'amour, elle se souvient de tout ce qu'elle oubliait; sa mémoire se retrouve avec le sentiment de la vie commune; elle revient aux autres qu'elle avait laissés et les apelle pour la soutenir dans les degrés de son assomption, pour les initier à ses mystérieux transports.

Les joies du sacrifice apparaissent; les irrascibilités, les rigidités de la passion tombent; la mort la détend, l'apaise. Elle s'abandonne *expansive* et *sociable*; rendue à la *tendresse*, à la *fraternité*.

Voyez-le, amis, ne le voyez-vous pas?...

La véritable Beauté doit être glorifiée par l'admiration de tous; le véritable bonheur est communicatif.

Le véritable amour rallie tous les hommes; il se purifie et s'achève dans le

retour du particulier au général, de l'individuel à l'universel. Si la passion a ses hontes, son égoïsme, sa jalousie, l'amour et la douleur méritent le respect, la compassion, la sympathie et les apothéoses.

Voyez-le, amis, ne le voyez-vous pas?..

L'homme n'a pas droit à l'isolement, l'Humanité a droit sur tous les hommes. Avant de disparaître, Yseult veut rendre Tristan, veut se rendre elle-même à ses frères, comme elle va l'être aux éléments, au gouffre obscur, où tout va périr et renaître, et où vont redormir toute agitation et tout désir!

Elle monte et plane, s'allège et se dégage dans la diminution progressive, dans la rupture finale du poids et des entraves... C'est au sein des éléments une dis-

solution rapide de la matière perdant peu à peu sa densité, son épaisseur, devenant toujours plus transparente, plus translucide.

Avec un espoir grandissant, avec une assurance toujours croissante, elle cherche dans l'espace sans borne, elle scrute la nuit sans réveil. Le philtre absorbé s'évapore à la chaleur d'un amour transcendant. La passion, l'ivresse et la folie qui nous font esclaves se dissipent; la délivrance s'opère.

Elle sent tomber autour d'elle cette partie d'elle-même qui s'opposait à la donation totale, à l'Union complète. Un bonheur inconnu la saisit; et cette volupté elle la goûte dans la désagrégation de son être. Le corps d'Yseult tressaille d'une joie mystérieuse et sacrée, parce qu'il va se renouveler et rajeunir à travers les

transformations innombrables. Et son âme éperdue, radieuse, saintement ivre, s'empare des régions supérieures, où l'amour est libre, parce qu'il est pur, où l'amour est satisfait, parce que le terme du désir est devenu l'éternelle contemplation!

En chaque note s'accomplit la métamorphose, agit la transfiguration.

Aux alentours, dans l'orchestre, tout semble se fondre et s'évanouir; toutes les sensations se volatilisent et se perdent en des ténuités exquises et intenses. On dirait l'âme des parfums, des sons et des couleurs s'exhalant pour les joies immatérielles des bienheureux, et les environnant dans leur course glorieuse.

Yseult. — Ces sons qui montent dans les airs. . sont-ce des vagues d'air?... des images de parfums!... Comme ils enflent et comme ils m'entourent!

Les sonorités deviennent une sorte de prisme chatoyant dans lequel se décompose et se révèle l'atmosphère des planètes lointaines. Est-ce la dispersion d'un monde près de disparaître, ou la fusion d'un monde qui bouillonne? Est-ce la simplification des sens dans une suprême et unique volupté? Ils s'égarent en des ivresses inconnues, se troublent dans le vague de la résurrection prochaine, dans la confusion d'une vie qui finit et déjà recommence.

Yseult. — Dois-je respirer ? dois-je aspirer, me plonger doucement dans les parfums, m'éteindre dans la flottante abondance, dans les sons retentissants, dans le souffle palpitant du monde, dans le Tout universel me noyer, m'abîmer sans conscience, suprême volupté ! . .

La rumeur de toutes les choses gronde autour d'elle comme un chœur immense

qui d'abord l'accompagne et la soutient, puis la domine et la couvre. Sa voix se perd dans l'harmonie universelle. La puissante haleine du monde l'aspire, l'absorbe, l'engloutit dans les entrailles de la nuit féconde et incommensurable. *Royaume lumineux* de l'*invisible* où reposent les esprits, où dorment les atomes. . . . . .

. . . .

ÉPILOGUE.

Ils sont unis.

La chair corruptible est retournée parmi la poussière impalpable des atomes (1).

Leur individualité condamnée à la solitude fatale s'est dissoute.

Le corps s'est transformé en une matière glorieuse (2), *impassible*, *agile*, *subtile* et *claire*. Le « Moi » s'est transfiguré en une âme bienheureuse.

Ayant acquis la béatitude par la douleur et la sérénité par les angoisses, ils reposent.

(1) « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et retourneras en poussière. »

(2) « Je crois la résurrection de la chair. »

Et toi, divine nuit où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé.
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé!

(Leconte de Lisle.)

D'autres, en les voyant ainsi, aimeront redire :

« Mets-moi sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras. Car l'amour est fort comme la mort, l'amour est inflexible comme l'enfer. Il brûle comme le feu, il dévore comme la flamme. Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre, les fleuves n'ont pu l'entraîner. . . L'homme donnera tout ce qu'il possède pour l'amour, et il croira n'avoir rien donné !...

(*Cantique des Cantiques*, Ch. VIII, versets 6 et 7).

FIN.

